anxa
85-B
18330

CAHIERS FÉMININS

3

MARIE BASHKIRTSEFF

Confessions

Préface de PIERRE BOREL

LIBRAIRIE BLOUD & GAY
3 RUE GARANCIÈRE
PARIS

LES CONFESSIONS
DE MARIE BASHKIRTSEFF

SUR MARIE BASHKIRTSEFF

OUVRAGES DE PIERRE BOREL

Le visage inconnu de Marie Bashkirtseff.

L'idylle mélancolique de Marie Bashkirtseff et de Jules Bastien-Lepage.

Les cahiers internes inédits de Marie Bashkirtseff.

Le premier et le dernier voyages de Marie Bashkirtseff.

EN PRÉPARATION

La véritable Marie Bashkirtseff.

LES CAHIERS FÉMININS

3

MARIE BASHKIRTSEFF

CONFESSIONS

Préface de PIERRE BOREL

LIBRAIRIE BLOUD & GAY
3, RUE GARANCIÈRE
PARIS

GETTY CENTER LIBRARY

MARIE BASHKIRTSEFF

« Tant de choses inexactes ont été écrites et dites sur ma tante, me confiait un jour la nièce et seule héritière du peintre-écrivain que moi-même j'ai beaucoup de peine aujourd'hui à la revoir telle qu'elle fut réellement ».

Et c'est vrai, la légende a complètement déformé l'image de cette enfant de génie qui fit l'étonnement et l'admiration des personnages les plus illustres de son temps et jusqu'à Gladstone lui-même, qui disait de Marie :

« Cette jeune fille était un être prodigieux ».

Nous allons tâcher, aidé par divers témoignages émanant de toutes les classes de la Société, de montrer le visage véritable et jusqu'ici inconnu de Marie Bashkirtseff.

Adulée, admirée, jalousée de son vivant, Marie

Bashkirtseff ne semble avoir bénéficié de la grande notoriété qu'au lendemain de sa mort, après la publication de ce Journal *sur le manuscrit duquel, chargé de le confier à un éditeur, André Theuriet écrivait le 1er juin* 1885 :

« J'ai lu entièrement et avec un intérêt croissant le *Journal* de Marie Bashkirtseff. Ce mémorial d'une enfant de douze ans est merveilleux comme observation, chaleur d'âme et maturité de raisonnement. J'ai noté au crayon rouge les pages à supprimer. Elles seront assez nombreuses dans ce volume et il y en a beaucoup que je regrette de sacrifier. Mais il faut songer que nous avons encore de nombreux cahiers devant nous et qu'il est de l'intérêt de la publication qu'elle soit concentrée dans un seul volume in-octavo.

Mon avis est que dans ce premier cahier, il faut sacrifier tout ce qui est trop personnel ou trop enfantin et ne garder que ce qui est absolument nécessaire pour faire comprendre au public le caractère et l'intelligence remarquable de l'enfant qui doit devenir une très grande artiste... »

Le manuscrit du Journal *est prêt. Il va être livré à l'éditeur Charpentier. Mais la mère de Marie dont on connaît le culte pour son « ange » — elle n'appela jamais autrement sa fille — hésite encore à livrer au public certaines pages.*

Elle fait part de son hésitation à André Theuriet qui lui répond le 24 *Juillet* 1886 :

— « La Comtesse de Toulouse-Lautrec m'a apporté un nouveau paquet et en même temps elle m'a fait part de votre désir de revoir tous les paquets déjà préparés pour l'impression, c'est-à-dire une bonne moitié du Journal. Vous êtes absolument maîtresse de vous livrer à ce travail de révision, mais permettez-moi de vous dire que ce désir, outre qu'il marque peu de confiance en moi, n'est pas, si vous le mettez à exécution, de nature à accélérer la publication.

De deux choses, l'une : ou vous ne changerez rien au texte, tel que je l'ai établi, et alors ce travail long et inutile n'aura d'autre résultat que de vous faire perdre du temps ; — ou bien vous retrancherez des pages et dans ce cas je serais obligé de tout relire

de nouveau et je ne pourrai rien livrer à l'imprimeur avant mon départ.

Or, si vous tenez à ce que le livre paraisse le 31 Octobre (1) il faut absolument qu'on commence l'impression le 1er Août.

J'ai apporté à la préparation et au choix des extraits la plus grande impartialité et la prudence la plus éclairée.

Dans le choix et les retranchements que j'ai faits, je n'ai été guidé que par mon admiration pour Mademoiselle Marie et par mon désir de présenter un ensemble qui servît à la mémoire glorieuse de la grande artiste trop tôt disparue.

Je vous ai envoyé les extraits non utilisés et vous avez été mise ainsi à même de juger le caractere et l'aspect qu'aura le livre imprimé.

Une nouvelle révision, de votre part, ne pourra être, je le répète, qu'inutile et même nuisible.

Si toutefois, vous insistez pour retoucher ce que j'ai fait, il ne m'appartient pas de m'y opposer !

(1) Anniversaire de la mort de Marie, décédée le 31 Octobre 1884.

Seulement je dois vous prévenir franchement qu'à partir de ce moment, je me considérerai comme déchargé du travail que j'avais entrepris.

C'est vous qui traiterez directement avec l'éditeur, en ce qui concerne le choix et l'impression des extraits.

Je ne puis ni ne veux accepter la responsabilité d'un travail dont je n'ai plus la complète direction.

J'attendrai votre réponse pour vous renvoyer les manuscrits ou pour les remettre à Charpentier.

Quelle que soit cette réponse, vous pouvez être assurée de ma discrétion relativement au *Journal*.

Rien n'altérera jamais mon admiration pour Mademoiselle Marie, admiration qui m'avait seul poussé à vous offrir mes conseils pour la préparation du *Journal* (1). »

En dehors d'André Theuriet, un écrivain professa longtemps une très vive admiration pour Marie Bashkirtseff : Maurice Barrès. Celui qui devait écrire sur

(1) M^me^ Bashkirtseff n'écouta pas les conseils de Theuriet. Elle demanda plusieurs fois des retouches au *Journal* qui ne parut pas sans difficultés.

l'artiste fauchée en pleine jeunesse des pages restées célèbres, adressait, quelques jours à peine après la mort de Marie, ce billet à la mère douloureuse :

« Madame, selon le désir que vous avez bien voulu m'exprimer, j'aurai l'honneur de me rendre rue de Prony, mercredi prochain vers cinq heures. Respectueusement : Maurice Barrès, 14 Rue Chaptal ».

De retour de sa visite à l'atelier de Marie, l'auteur du Jardin de Bérénice *écrit à Madame Bashkirtseff* :

« Madame. Comme vous avez bien voulu m'y engager, j'ai visité l'atelier de la rue de Prony dont la vue m'a violemment impressionné, car Mlle Bashkirtseff que je n'ai pas connue a pourtant une forte influence sur mes sentiments. Je suis allé au nº 63 de la rue de Prony, du 12 de la rue Legendre où j'occupe précisément l'appartement de J. Bastien-Lepage.

« Mais c'est surtout parler de celle que nous regrettons, Madame, que j'aurais voulu. Ce n'est pas tant sa peinture souvent de jeune maître, que sa merveilleuse intelligence et sa très noble simplicité qui m'attirent. Madame la Baronne Haussmann

m'a parlé de Mlle Marie avec la plus vive amitié, et m'en a fait voir deux images que je connaissais déjà par le catalogue. J'ai vu rue de Prony une bonne photographie ; voilà ce qui m'intéresserait au-delà de tout, voilà ce que j'ose vous demander Madame, une collection des portraits de Mlle Marie que je tiens pour le seul talent littéraire *réel* de ce temps :

« Mais talent rend mal mon idée et même la fausse. Je veux dire « façon de sentir incomparable »... L'article de Gladstone m'a choqué !

« Il est du moins un signe de la puissance de ce jeune génie auquel les plus adversaires doivent leur respectueuse attention. J'ai quelques projets mal définis pour moi-même, au sujet de Mlle Bashkirtseff. Mais il me répugne de parler d'elle dans des journaux. J'aimerais à ne rien faire sans votre assentiment. Le facteur est que vous ne reviendrez pas avant Juillet, me dit-on. D'ici là vous feriez un plaisir extrême avec des photographies et une page de manuscrit, à votre dévoué et respectueux serviteur. »

MAURICE BARRÈS (Mai 1890).

Le projet d'une nouvelle édition du Journal *de Marie*

*comprise sur d'autres mais plus vastes bases, illustrée de reproductions nombreuses, d'œuvres de Marie, a fort intéressé M^me^ Bashkirtseff. Elle a fait connaître ce sentiment à Maurice Barrès qui lui avait soumis cet intéressant projet ; de Charmes (Vosges) où il passait ses vacances, l'écrivain de l'*Appel-au-Soldat *écrit à la mère de Marie* :

« Madame. Depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir, j'ai beaucoup pensé à ce que nous avons dit au sujet d'une édition complète éclairée de notes, pleines *en quelque sorte* de piété pour la mémoire de Mademoiselle Marie Bashkirtseff et qui donnât satisfaction aux admirations chaque jour plus nombreuses qu'elle suscite.

« Malheureusement vous n'êtes pas à Paris, et comment vous mettre en relations avec un éditeur ? Le mien, M. Perrin, fort galant homme et de relation sûre (ancienne maison Librairie Académique Didier) serait heureux de se charger de cette entreprise, quatre volumes illustrés par exemple. Mais il désirerait avoir deux ou trois renseignements au sujet des engagements que vous avez déjà pris avec

Monsieur Charpentier. D'autre part, cette correspondance allez-vous la publier sans notes, sans aucune indication ?

« A laisser ignorer les circonstances et les caractères des correspondants vous détruisez un peu trop de l'intérêt de ses lettres. Je voudrais qu'on fît pour Mlle Bashkirtseff ce qu'on a fait excellemment pour Maurice et Eugénie de Guérin, une restitution du milieu, des habitudes. Songez-y, Madame, je vous en prie. Les publications parcellaires déroutent le public, affaiblissent l'impression en la diluant. Et ce Musée, ces manuscrits, ces portraits forment un monument incomparable. Présenter le tout d'ensemble au public, voilà le point auquel il faut vous arrêter si vous n'êtes pas liée par des conventions. Je vous avais promis, Madame, de penser à cela, voilà l'idée à laquelle je m'arrête : une publication totale (portraits de Mlle Marie Bashkirtseff, tableaux et manuscrits). M. Perrin partage l'opinion que je lui ai donnée de cette œuvre, voulez-vous vous mettre en relations avec lui ?

« Maurice BARRÈS »

Ce projet ne put être réalisé. M^me^ Bashkirtseff avait, en effet, pris vis-à-vis de M. Charpentier des engagements qui lui empêchaient toute autre publication du Journal.

Cependant, ce curieux document, après avoir fait la surprise et l'admiration des intellectuels les plus illustres, pénétrait déjà dans la masse profonde du grand public, ainsi que le prouve cette lettre émanant d'un potier d'Art à M^me^ Bashkirtseff :

« Paris, 6 septembre 18.

Madame,

« Je viens de recevoir les deux volumes que vous m'aviez promis, merci !

« Je vais enfin connaître jusqu'aux moindres impressions de M^lle^ Marie, quel admirable talent !

« Depuis que je suis revenu de son atelier, je suis poursuivi et obsédé par ce souvenir. Il y a dans mon esprit comme quelque chose de triste et d'inquiet. Puis ma pensée se reporte vers l'esquisse de son portrait traitée dans son effet, comme un Rembrandt (1)

(1) Collection Pierre Borel.

et dessinée avec une grâce que je ne puis comparer à aucun maître, tant elle est elle-même !

« Et je revois aussi cet incomparable pastel et les deux petits garçons allant à l'école, serrés et fouillés dans l'exécution comme par les maîtres du XV^e^ siècle, et cependant cette qualité toute moderne qui donne à cette œuvre une souplesse que les Primitifs ne possédaient pas. Pardonnez-moi, Madame, j'ai tant souffert dans ma vie, et vécu si pauvre et si retiré que j'ignorais qu'il existât en réalité ce que je ne voyais que dans les légendes ! Ah combien toute l'œuvre de M^lle^ Marie me fait regretter de n'avoir pas connu une si belle, une si habile, une si vaillante artiste, morte hélas, trop tôt ! »

Le rayonnement qui filtre à travers la porte du tombeau éblouit ceux-là mêmes qui furent les conseillers de Marie.

Ecoutez Georges Roux, ce « prix de Rome » qui a peint Marie, dans une impressionnante composition toute auréolée de lumière céleste et jouant du piano, tandis que J. Bastien-Lepage l'écoute ravi.

Il a été chargé de copier le Meeting pour le musée de Nice.

Son travail est terminé.

Le 29 juillet 1886, il écrit à M^me^ Bashkirtseff :

« Madame, je serais heureux d'avoir votre visite au Musée du Luxembourg, samedi prochain après-midi. Je vous avouerai bien naïvement que tout en désirant cette visite je la redoute au Musée...

« Car, je ne puis vous montrer ma copie dans la même lumière que l'original, et elle est en plus couverte d'ombres qui défigurent tout. Il est assez difficile de juger même pour un peintre d'un tableau sans vernis et cadre ; si je prends cette petite précaution oratoire, c'est moins pour me défendre que pour vous préparer aux surprises auxquelles donne lieu un tableau à qui l'on n'a pu faire sa toilette ».

Le souvenir de Marie demeure profondément gravé dans le cœur de tous ceux qui l'ont vue.

Au lendemain de sa disparition, Paul Deschanel écrit à M^me^ Bashkirtseff :

« Madame. Si vous ne m'avez pas vu près de vous

au moment même de cet épouvantable malheur, c'est par un sentiment que vous comprendrez, j'en suis bien sûr : il me semble en effet, que si jamais je devais subir une crise pareille j'aurais besoin d'une solitude absolue ; qu'il n'est point de parole, si tendre qu'elle soit, qui n'exaspère la douleur et que certaines blessures demeurent encore plus douloureuses, dès qu'on les touche, même avec la main la plus délicate et la plus légère.

« J'ai été révolté par cette grande injustice du sort qui a choisi pour frapper en même temps qu'une enfant délicieuse, une admirable intelligence, une nature généreuse, ardente, avide de grandes choses. Il n'est pas d'évènement, je puis bien le dire, qui m'ait plus profondément remué depuis la défaite de 1870 et les malheurs de mon pays, car j'avais foi dans l'étoile de ce génie naissant, je comprenais et j'aimais cette noble ambition, cette passion de l'art et je ne doutais pas de ses brillantes destinées. De tout cela que reste-t-il aujourd'hui ? Tout ce que je puis dire, Madame, c'est que je garde pieusement l'impérissable souvenir et qu'il restera toujours pour

moi dans mon cœur un profond et respectueux attachement ».

Tant d'autres voix tremblantes d'émotion s'élèvent pour dire la profonde tristesse soulevée par la disparition prématurée de celle que Maurice Barrès appela de ce vocable symbolique et doux « Notre-Dame qui n'êtes jamais satisfaite ».

Un critique d'art notoire écrira le 26 *janvier* 1885 *à la mère de l'artiste disparue* :

« C'est seulement aujourd'hui que j'ai pu voir au Palais de l'Industrie, l'exposition des œuvres de votre fille qui est si justement et si tendrement pleurée !... Cette exposition fait éclater aux yeux de tous, Madame, l'étendue de votre malheur...

« J'en suis sorti le cœur serré, et je ne puis résister au désir de vous le dire.

« Je rappelais l'autre jour à propos de notre pauvre ami Bastien-Lepage le mot de M^me^ Staël : « Il n'y a ici-bas que des commencements ». Devant les tableaux de votre chère morte, ce beau mot qui donne l'espérance m'est revenu aussi. Ce qui n'est que commencé ici-bas, va se terminer ailleurs. Vous reverrez

votre enfant sans aucun doute là où son âme vous attend ».

Eugène Carrière, qui avait été, lui aussi, fort intéressé par le talent de Marie Bashkirtseff dira, à son tour, à la mère de la jeune artiste, en date du 1er *juin* 1885 :

« Chère Madame, je vous suis bien reconnaissant de la sympathie si grande que vous me témoignez. Le succès est insuffisant si l'estime et l'amitié sont absents. C'est vous dire, chère Madame, combien votre lettre nous a fait plaisir. Vous voulez bien m'indiquer pour le prix Marie Bashkirtseff. Je vous en remercie de tout cœur. Certainement rien ne peut être plus honorable pour un artiste que cette distinction si touchante où revit la tendresse généreuse de votre chère enfant (1). Il faut que je vous dise aussi, chère Madame, combien je suis flatté du bon souvenir que vous avez gardé de nous.

(1) Eugéne Carrière obtint, le premier, le prix Marie Bashkirtseff (1885). Ensuite ce prix fut attribué à M. Ashil Asbron (1886) ; Girardot (1887) ; Jean Brunel (1888) ; Mlle Godin (1889) ; Paulin Bertrand (1890) ; J. B. Duffaud (1891) ; Charles Bette (1892).

« J'ignore ce que fera le Jury chargé de l'attribution du prix Marie Bashkirtseff, et il m'est bien difficile d'avoir une influence quelconque sur leur décision. Je les laisserai donc juger librement comme ils l'ont fait la première fois, tout prêt à m'incliner si leurs préférences se portent sur un autre artiste. Mais quel que soit le résultat, je vous remercie de tout cœur de votre bonne pensée. Ma femme se joint à moi pour vous exprimer mes meilleurs sentiments. Les enfants vous envoient leurs baisers et leurs souhaits de bonne santé.

« Croyez-moi, chère Madame, votre bien dévoué et profondément reconnaissant.

EUGÈNE CARRIÈRE ».

Six ans plus tard, le 22 *novembre* 1901, *le portraitiste d'Alphonse Daudet adressera à M*me *Bashkirtseff cette nouvelle lettre* :

« Chère Madame. Excusez-moi, je vous prie, si je suis en retard. Nous avons été fort troublés par le départ de notre grande fille (1). Quoique cela fût

(1) Sa fille Elisa venait de se marier.

pour son bonheur, nous séparer d'elle nous a été pénible. Je vous remercie, chère Madame, des belles fleurs, du pain et du sel. J'espère que cette touchante coutume de votre pays sera un symbole de bonheur pour mon enfant. Cette offre lui vient d'une main depuis longtemps affectionnée, puisque votre nom est mêlé à notre vie d'une façon ineffaçable.

« C'est par vous et le souvenir de votre chère fille qu'elle a connu une des premières marques d'estime pour le travail de son père. Votre nom qui nous a accompagné au premier succès dans l'Art lui apparaît comme un porte-bonheur au moment où elle accomplit l'acte le plus important de sa vie et l'accompagne à son tour dans sa destinée nouvelle.

« Je souhaite ardemment qu'il lui soit un gage pareil à ce qu'il me fut et je suis reconnaissant à la Providence qui l'a permis et à vous, Chère Madame, d'avoir bien voulu nous dire encore que la mémoire qui vous est chère vous est fidèle comme nous le sommes à vous en toute et entière gratitude.

« Ma femme vous exprime les mêmes sentiments qui sont partagés par tous mes enfants. Acceptez,

chère Madame, ces gratitudes unies de cœurs qui ne vous oublieront pas.

« Croyez-moi votre respectueusement et fidèlement dévoué :

EUGÈNE CARRIÈRE.

La renommée de Marie Bashkirtseff a passé les frontières. En Belgique, comme en Angleterre et en Allemagne où son Journal *a obtenu un énorme succès, on est avide de mieux connaître la mentalité et l'existence de cette jeune fille morte à* 23 *ans et de laquelle le poète Charles Van Lerberghe, écrivait* :

« Oui, elle eut des défaillances, car elle fut humaine, mais, aux hauteurs où elle s'est élevée, tout se purifie et s'éclaire. Pour elle le mal obscurcissait le bonheur, et toute faute était une tache. La beauté était heureuse et pure, et le bonheur était une beauté. »

*De Belgique, c'est précisément Charles Van Lerberghe qui écrit à M*me *Bashkirtseff* :

« Madame. Je viens de recevoir votre si aimable lettre et le ravissant portrait où vous avez inscrit dans une pensée si délicate la plus touchante parole.

Je vous remercie. Le petit portrait de Mlle Bashkirtseff à 16 ans, m'a fait le plus grand plaisir. Je l'ai placé près de moi, sur ma table de travail. Elle se présente ainsi à mes yeux, comme elle est à ma pensée.

« Cependant, Madame, je me suis demandé, si je ne vous privais pas d'un souvenir précieux. Ce que je regretterais de faire. En ce cas je vous prierais de me le dire et je vous renverrai le portrait. Sinon, je me permettrai de le garder pour moi. Il m'est précieux et cher, non seulement, par l'admirable enfant, le génie qu'il rappelle, mais aussi et surtout même parce qu'il me vient de sa mère ».

Le 20 *janvier* 1895, *le même écrivain envoie à la mère de Marie, cette nouvelle lettre* :

« Madame. Je prépare en ce moment un article sur Mademoiselle Marie Bashkirtseff, votre fille, dont j'ai lu avec admiration et sympathie le *Journal* et les *Lettres*. Cet article que j'aurai l'honneur de vous envoyer paraîtra en Mars dans la Revue Belge *la Société Nouvelle* (1).

(1) Cet article est en effet paru en avril 1895 et par la suite en brochure.

« Marie Bashkirtseff est encore peu connue chez nous, j'espère que les pages que je lui consacre rendront sa mémoire chère à nos poètes et à nos artistes.

« Je prends la liberté de vous écrire, Madame, pour vous demander si ces mémoires ont été publiés, de votre plein consentement ou si votre fille les ayant envoyés à votre insu, ce serait à votre insu que la publication aurait été faite. Si peu probable que me paraisse ce dernier cas, je voudrais cependant que vous ayez la bonté de m'assurer dans mon opinion. J'attache une certaine importance au portrait physique de Marie Bashkirtseff. A cause de la conscience et de la foi qu'elle avait de sa beauté ! Serait-ce abuser de votre obligeance que de vous demander si vous n'auriez pas pour moi une photographie plus précise que celle que j'ai.

Ce serait en même temps un précieux et charmant souvenir de celle qui pendant de longs jours a occupé ma pensée et dont je garderai à jamais la radieuse mémoire.

« Enfin puis-je vous demander aussi de m'indiquer les articles de revue consacrés à Marie Bashkirtseff.

« Je n'ai lu jusqu'à ce jour que les belles pages de M. Barrès dans ses *Trois Stations de Psychothérapie* ».

Beaucoup d'autres écrivains avaient cependant écrit sur la jeune artiste des pages enthousiastes et attristées.

J'ai retrouvé un manuscrit de François Coppée où ce poète disait :

« ELLE était jeune, aimée, adorée des siens, intelligente de toutes les manifestations de l'art, poète et peintre, riche et pouvant donner l'essor aux facultés les plus rares, cette Marie Bashkirtseff qui, cet hiver, par un jour glacé, faisant, devant des gamins groupés devant elle, pour un tableau intitulé la *Rue* une étude de « plein air » sur un banc des boulevards extérieurs, est rentrée avec un frisson dans son atelier de la rue Ampère et s'est alitée pour mourir à vingt-trois ans dans un petit lit de fer, comme une enfant ! »

Et un autre écrivain remarquait, non sans émotion :

« Il y a dans ces destinées inachevées, je ne sais quel charme poétique et profond d'une irrésistible puissance. Voyez je me suis arrêté plus longuement

devant l'œuvre et les pensées de cette jeune fille parce qu'il y a quelque chose de la tristesse d'une fleur brisée ».

A tous ceux qui l'ont connue, durant près de quarante années la mère douloureuse, gardienne fidèle du souvenir de son enfant, M^me^ Bashkirtseff a parlé de « l'ange qui l'attendait au ciel ».

« Quel vide a laissé parmi nous notre grande amie. Quelle magnifique artiste elle serait devenue, celle qui est partie trop tôt » répond Marie Bonaparte à une évocation de la mémoire très chère qui fait dire à Imbert de Saint-Amand, devant un portrait de Marie :

« Cette image ressemble à l'ange que nous pleurons. Comme elle est idéale, adorable. Cette mort m'a rendu malade de chagrin. Le temps au lieu d'adoucir ma douleur l'aggrave. Je sens que j'ai perdu ma meilleure et plus charmante amie.

« Soyez sûre que je veillerai sur sa sainte et chère mémoire. Pauvre Marie. Je l'aimais tant ! Je l'admirais, tant ! »

De sa villégiature où il est alité, Octave Lacroix écrit à M^me^ Bashkirtseff le 30 octobre 1889 :

« Il faut bien que je sois retenu chez moi par la maladie pour ne pas assister au service anniversaire de l'incomparable fille que vous pleurez. Vous savez mon admiration pour le talent de cette artiste illustre ! »

Même admiration de la part de Dorothy Stanley, l'amie de Gladstone. Elle dit à la mère de Marie :

« J'aurais tant voulu vous voir pour vous parler de votre admirable et très regrettée fille ! Comme tout le monde j'admire intensement Mlle Bashkirtseff. Mais j'ai en outre un intérêt particulier, car Bastien-Lepage lui aussi était un de nos grands amis. Il a travaillé souvent dans mon atelier à Londres. Et souvent, mon frère et moi nous allions avec J. Bastien-Lepage faire des croquis dans la campagne, au bord de la Tamise. J'aurais tant aimé voir l'atelier de Mlle Marie pour pouvoir le décrire à M. Gladstone. Jamais livre ne l'a plus profondément intéressé que ce *Journal* merveilleux !

« Si vous voyez A. Theuriet, dites lui que nous l'attendons toujours à Londres ».

André Theuriet, lui, ne peut entendre le nom de celle

sur laquelle il écrivit des pages d'une si profonde émotion sans en être troublé.

« Je la revois si jolie, si frêle... dira-t-il. Quelle apparition de charme. Et comme je suis ému en évoquant cette vision ! Comment vous remercier Madame, de votre souvenir si fidèle ! »

Et F. Coppée écrit encore :

« Hélas ! personne ne se porte bien, rue Oudinot. Ma pauvre sœur décline toujours, et moi, après un mauvais hiver, me voilà sourd d'une oreille, pour toujours peut-être, à la suite d'un abcès. Ce qui me reste de mieux, c'est le cœur où palpite pour vous, chère Madame, et pour le souvenir de l'Ange disparu, un sentiment de respectueuse et sincère affection ».

La même angoisse s'empare de la comtesse de Lesseps au seul souvenir évoqué de Marie :

« J'ai gardé la plus profonde impression de votre charmante fille ! Comme vous devez souffrir !... »

La mort est ce qui est le plus à redouter, car la cruelle nous brise le cœur en nous prenant ce que nous avons de plus cher au monde. C'est bien là-haut qu'il faut espérer le bonheur !

Puis la comtesse de Lesseps fait allusion à ses chagrins :

« Dieu aidant nous sortirons victorieux de cette dure épreuve, mais la méchanceté et la jalousie féroces de ces vilaines gens nous poursuivent. Pourtant la pays ne peut qu'être juste et reconnaissant vis-à-vis de M. de Lesseps qui n'a voulu que le bien de tous sans songer jamais à ses intérêts, ce que fort peu de gens peuvent comprendre à notre époque ! »

Si une foule d'amis et d'admirateurs gardent un culte pieux pour le souvenir de celle qui surprit et enchanta ses contemporains, d'autres moins scrupuleux, des faiseurs de copie, en mal de chroniques, ont déformé l'image insaisissable de Marie.

On a dit tant d'erreurs sur cette jeune fille incomparable, son visage, sa mentalité ont été si souvent trahis que M^me^ Bashkirtseff a toujours peur d'une nouvelle légende qui détruirait un peu plus de son idole.

Un jour elle apprend qu'Edmond de Goncourt va faire jouer une pièce, et tout de suite elle tremble, d'après les détails qu'on lui a donné de cette nouvelle œuvre, qu'elle ne porte atteinte à la mémoire de Marie.

Toute émue, elle fait part de son angoisse à l'écrivain qui le 12 *février* 1891, *lui répond* :

« Dans ma pièce, il n'est nullement question de Mlle Bashkirtseff. Je n'ai donné ni un mot, ni un seul détail de son *journal.* Ma jeune fille est une jeune parisienne, parfaitement pure, mais dont l'indépendance des idées et le *côté vingtième siècle* ont amené comme comparaison le nom de votre fille, sous la plume du premier journaliste qui m'a interwievé et qui a été répété par d'autres.

« Quant à ma pièce qui, je crois, ne sera pas représentée de sitôt, elle n'est pas encore imprimée, et il m'est donc impossible de vous l'envoyer ».

Une pièce d'Henry Bataille fit naître de nouvelles craintes dans le cœur de Mme Bashkirtseff.

Elle avait bien cru reconnaître sa fille. Elle écrit une lettre affolée à l'auteur du Phalène.

Cette fois encore, l'amour maternel avait aveuglé Mme Bashkirtseff.

Henri Bataille, quelques jours avant sa mort nous a, en effet, déclaré à ce sujet :

« On avait très mal renseigné la mère de Marie Bashkirtseff.

« L'intrigue de ma pièce et la psychologie des faits suffiraient seuls à la lecture, à éloigner toute assimilation avec Marie Bashkirtseff.

« Le modèle qui m'a servi est une jeune fille qui s'est suicidée mais avec moins de faste que Thyra.

« Thyra est une métèque multi-millionnaire qu'on doit ranger dans la catégorie des tuberculeux intellectuels. Ils ont tous des points communs.

« Quelques phrases de Marie Bashkirtseff m'ont paru typiques sur la mort et la gloire. Je les ai intercalées dans ma pièce, mais ce ne sont point là les raisons malveillantes qu'on a dû faire valoir auprès de la mère, dans l'espoir d'éveiller ses susceptibilités.

« Plus personne aujourd'hui ne se permettrait, de bonne foi, un rapprochement qui n'a existé que dans l'esprit de quelques journalistes. »

Et d'ailleurs comment aurait-on pu établir une comparaison quelconque entre cette malade cosmopolite

et cette jeune fille pure vraiment *qu'était Marie et dont Gladstone disait* :

« Son nom couronné de lumière ira jusqu'au bout des siècles ».

Pierre BOREL.

Jeudi 1er juillet 1880

Mlle Marie Del Sarte, celle qui m'a donné les premières leçons de sculpture, et sa sœur ont dîné ce soir avec nous. En payant pour les leçons, j'ai donné une petite bague à la demoiselle, je lui devais bien cela, elle a compté 20 francs pour 4 leçons. J'avais honte de lui donner une somme si minime. Ce sont deux adorables filles, je crois qu'elles vont dans le monde bien, leur Père a été une célébrité, le professeur de chant Del Sarte.

L'aînée a 32 ans, très grande, assez forte, brune, aux yeux admirables et au teint éclatant, mais un air de modestie et de dévotion lui enlève le brillant que sa beauté devrait avoir. Madeleine a 27 ans, on lui en donnerait 22, adorablement blonde, avec des cheveux qui tombent jusqu'aux genoux. Des yeux noirs, un front pur, un teint délicieux, frais et adouci

par des tons gris. Un nez altier et ses cheveux d'un blond cendré tout à fait remarquable. Toutes les deux bien élevées, charmantes, bonnes filles. J'ai passé une bonne soirée. Quelles ravissantes natures honnêtes !

Elles m'ont raconté de Julian des traits de bonté et de générosité qui ne devraient pas surprendre chez un homme aussi fin et ayant un esprit aussi délicat. C'est égal c'est une bonne note pour le R. P. Julian.

Je leur ai donné des billets pour la Chambre, hier.

Vendredi 2 juillet

Que j'aime ou non C. ce que je sais c'est que lorsque je me figure que je dis : « Je t'aime » il n'y a qu'à lui que je pourrais le dire et il n'y a que lui que je ne serais pas humiliée de traiter en égal en amour.

Mme de Quincey et Gaillard dînent chez nous. Ils s'aiment ces braves gens. Le soir l'heureux futur nous fait des improvisations, une lecture et enfin chante dans l'exubérance de sa joie. La belle Louise si fanée était au piano. Elle a un beau corps mais le visage est un peu passé.

Mais il est si heureux qu'il veut apprendre à chanter, à jouer de la guitare, que sais-je !

Samedi 3 juillet

Hier nous sommes allées au Sénat mais ce n'était que la préparation de la grande séance d'aujourd'hui: l'Amnistie. C'est Turquan ? Deux qui nous a fait entrer hier et aujourd'hui, nous sommes dans la tribune diplomatique.

La salle est bondée et un instant j'ai peur de m'évanouir de chaleur combinée avec cette odeur affreuse de la chair humaine. M^me^ de Renneville est dans la même tribune que nous et à côté M^me^ Arnaud très belle mais mise comme une... entre une sorcière et une concierge. Le jeune Arnaud se démenait moins que d'habitude en bas, dans la masse, secrétaires, rédacteurs, etc... venus là.

Jules Simon parle, c'est la première fois que je l'entends et il parle bien mais la cause n'est ni large, ni entière après le sens que Gambetta a donné à l'amnistie. On avait tout le temps envie de lui répéter certains passages du discours de Léon.

Je vous garderai les journaux mais mon impression à moi est qu'on a fait une bêtise et que le Ministère a été sot et maladroit et nul. Cela a duré jusqu'à plus de 7 heures. Je suis contente d'avoir assisté à une séance « historique » quoique n'ayant pour résultat que de n'avoir rien changé à la situation.

Dimanche 4 juillet

J'ai envoyé hier à Soutzo la dissertation copiée par un écrivain public. Mais je puis bien le dire c'est uniquement par *moi*, il ne comprendra pas et je ne jouirai que du plaisir d'avoir fait un chef-d'œuvre. En voilà un être nul et qui n'a pas plus laissé de trace que je ne sais quoi. Pourtant je suis mécontente d'avoir été maternelle et d'avoir permis qu'en proie à tous ces sots désespoirs il m'ait baisé les mains.

Je fais un petit portrait de W. C'est un brave garçon, il est amoureux de M^lle^ K. qui est en Russie depuis quelques jours avec toute la famille. Mais il paraît que les parents ne veulent pas, pourtant je crois que les jeunes gens sont d'accord et je lui prédis

que cela se fera. Il faut voir alors l'air heureux, le rire faussé, la rougeur... pourtant, il n'est ni enfant, ni bête. On admire beaucoup sa beauté, il est beau en effet. Il est toujours fourré chez les Kanchine aussi on le plaisante beaucoup sur cet amour, mais cela ne serait encore rien, car on voit qu'il est amoureux, c'est dans tout ce qu'il dit, quand même il parle d'autre chose. Et puis ce plaisir enfantin et irrésistible qu'on a à parler de *l'objet* ou de ce qui le touche.

Lundi 5 juillet

C'est moi qui suis surprise de trouver Soutzo en rentrant. Une surprise particulière, j'avais écrit à un homme qui était loin et le voilà qui arrive me demander un entretien.

Je l'ai reçu froidement, mais le soir comme il insistait pour me faire une confidence et que nous en riions tous les trois, ma tante est sortie de la chambre et ça a commencé.

Moi moqueuse malgré moi et ne sortant pas des phrases de la lettre et lui exaspéré de perdre tous les discours préparés ; enfin au bout de trente-six

tiraillements il se trouve qu'il ne peut rien dire et évidemment il est venu pour dire quelque chose. Il a pleuré. Moi, je me fais bonne personne, je lui dis de se calmer et recommence mes histoires de dot, de dépenses, de caractère. Je me noircis à plaisir mais il crie que je ne me connais pas, que je serai la femme idéale. Il recommence à s'offrir de se ruiner en deux ans et de divorcer ensuite.

— « Vous n'auriez pas cette générosité, Monsieur ».

En somme il trouve que je suis affreuse de raisonner à chaque mot...

Mais pensez donc, ce pauvre diable revient de Compiègne où il a dévoré des journaux, se croit au courant de la politique et commet trois pataquès en cinq phrases. Il se plaint que je pose toujours :

« — Cabotine de naissance, mon Cher, que voulez-vous. Est-ce que vous croyez que je prendrais la peine de causer avec vous si je ne m'imaginais que 5.000 personnes m'écoutent. Et c'est moi cela ».

A mes belles phrases il répond que je pose à la femme de génie.

« — Donc vous ne pensez pas que je le suis. Vous

ne m'aimez pas. Et écoutez-moi bien une fois pour toutes. Ne vous permettez jamais ni blâme, ni critique ou bien allez-vous en. Je veux qu'on soit à plat-ventre devant moi ou qu'on ne soit pas. Votre seule excuse serait d'être à plat-ventre dans la poussière. *Si non* prenez la porte ».

Mais vous ne pouvez vous rendre compte de ces paroles inouïes que si je vous dis que je les ai prononcées avec un sérieux absolu.

« — En somme que voulez-vous ? Je suis odieuse ? Si vous m'aimez, vous ne le croyez pas.

« Ayez 200.000 francs de rente ce soir, et demain je suis votre femme ; je vous prendrai même sans trop de répugnance. Vous n'avez rien. Que m'offrez-vous ? Je ne vous aime pas. Faites fortune, tripotez ! Est-ce que je sais, eh bien arrangez-vous et si vous faites fortune, revenez ».

Et sur ce ton, je m'amusais à me comparer à ces femmes odieuses des romans.

« — Vous vous faites noire à plaisir.

« — Si vous êtes convaincu de ce que vous dites, vous n'êtes pas aussi bête que ce que je pensais ».

A la fin il demande pardon, se rallie à tous les commandements de ma sainte écriture et s'en va en se promettant de gagner de l'argent dans les affaires.

Je me suis laissée baiser les mains et je n'en suis pas contente. S'il m'aime, je ne l'aime pas.

« — Si vous m'aimez vous devez être désespéré de ma manière d'être, pourquoi ne vous tuez-vous pas ? A Dieu ne plaise que je sois cause d'un suicide, mais, à votre place moi je rentrerais chez moi et je me casserais la tête.

Mardi 6 juillet

Le nouveau portrait que j'ai ébauché a eu tant de succès auprès de Rodolphe (1) qu'il l'a descendu chez les hommes pour prouver que les femmes sont fortes...

On s'attendait à une belle séance avec l'Amnistie à la Chambre et l'assistance était brillante, le high life républicain, les ambassadeurs. etc... et même Hecht, il était aussi au Sénat. Il fait très chaud ; je suis très chic en blanc.

(1) Julian.

Léon (1) me lorgne et les autres aussi beaucoup ; mais surtout le juif, oh celui-là il me lorgnait de derrière une colonne ; presque tout le temps. Il était avec M^me^ Arnaud, Floquet, Hébrard et Joseph avec lequel il est sorti deux fois. Nous étions très bien dans la loge du Président de la République.

Il n'y a rien eu, c'est remis à demain. Mais j'ai regardé C... en me cachant de temps en temps au dernier rang (il n'y avait que nous).

Je ne sais s'il est laid ou vilain ou charmant, ou commun, mais il est *cher*, il est *bien-aimé*. C'est peut-être exagéré, mais jusqu'à présent il n'y a que lui.

Est-ce que j'ai été méchante hier ? Non on ne l'est jamais, et quand on dit qu'on l'est c'est qu'on se vante de faire des malheureux.

Je crois pourtant que ce pauvre Casimir m'aime.

« — Vous êtes venu à cause de... cet écrit ? lui demandai-je.

« Je suis venu pour vous voir.

Et c'était dit avec l'effort que l'on fait pour parler

(1) Gambetta.

sans pleurer... Il y en a parmi vous, ô chers lecteurs qui me lirez, des gens vulgaires, eh bien ceux-là penseront que C... m'empêche d'avoir du cœur.

Ce n'est toujours pas pour un misten-flûte comme Casimir qu'il va parler mon cœur.

On dit que la fille Acard est très riche et que le chevaleresque P. S. a dissimulé cette dot énorme et maintenant il a inventé ce M. Julien qui est censé le faire son héritier, etc... etc...

Est-ce que, vue de côté ou de loin, *moi aussi* j'aurais un caractère malpropre ?

Car enfin moi j'épouserai n'importe qui pour de l'argent et une grande situation. Est-ce bien *strictement* ? Moi je ne refuse pas net à Casimir « mais je trouverais un homme très riche que je ne m'inquiéterais pas de vous et prendrais cet homme ».

Je lui ai dit hier. Est-ce loyal ? Bien que je l'avoue ce n'est pas très pur. Et enfin un homme dont la fortune serait mal acquise s'offrirait que je le préférerais à un honnête sans hésiter. Pourvu naturellement que sa filouterie n'aille pas jusqu'à le faire

mettre à l'index ; dans ce cas la richesse ne servirait à rien.

Ainsi, entendons-nous, quand je dis que je prendrais un scélérat pour son sac, il est entendu que ce sera un scélérat accepté. Il y en a beaucoup. Eh bien ! suis-je mieux que Paul ? Il a plus d'avantage et plus de facilité d'accepter n'importe quoi puisque c'est l'homme qui couvre le tout avec son nom.

Pourtant il me semble qu'il y en a moi quelque chose de parfaitement honnête. Ayant pris un mari, je ne le tromperais jamais, d'abord pour ne pas me salir et puis parce que j'ai horreur de tromper. Enfin, moi, je me permets ces calculs qui s'imposent, vous connaissez ma vie, mais je ne voudrais voir dans le bien-aimé que pureté et gloire. Cela revient à dire qu'il n'y a pas de bien-aimé pour l'heure.

Ce pauvre Casimir !

« — Vous trouvez mes doctrines détestables, elles sont, dites-vous, puisées dans mes livres. Je suis moqueuse et raisonneuse et je pose toujours, je ne dis jamais un mot de ce que je pense, dites-vous.

Alors, qu'aimez-vous donc en moi ? Ma peau ? Mais c'est une horreur ! »

Il n'avait rien à répondre que de temps en temps de s'écrier qu'il n'était pas aussi bête que je pensais et que j'avais beau l'abrutir qu'il comprenait tout de même. Il ne comprenait rien... Pourtant on dit que les amoureux ont l'air bête. Non, vraiment il l'est. Il me demande *dans quel but* ; pourquoi faire son éducation. Et puis ajoute avec un air désenchanté qu'elle n'est que prophète. Il se gobe positivement, ce ver de terre. Il écoute mes duretés et cela ne l'empêche pas de revenir à la charge et de se permettre des critiques et des réflexions avec cette suffisance et cet entêtement *ordinaires* !

Je rage quand je pense que cet être se permet de critiquer ou éplucher quoi que se soit en moi. Ignoble argile, comment ose-t-il ne pas être le front dans la poussière ? La révolte d'un semblable paraît naturelle, et vous le fait respecter, celle d'un supérieur vous jette à ses pieds et souvent un semblable révolté devient un supérieur. Mais un inférieur comme ce roumain, ce sous-officier de l'intelli-

gence, sa révolte choque, indigne, blesse et *embête.*

Vous imaginez-vous Soutzo qui dit :

« — Vous toutes, les jeunes filles, vous êtes ainsi, mais absolument toutes ».

Il est si sot quand il relève la tête.

Mercredi 7 juillet

Wodzinski pose, puis à la Chambre avec la mère Gavini et ma tante. Même loge qu'hier, même monde partout.

La discussion est venue, mais personne n'a brillé. On a voté le contre-projet Labiche qui est l'amnistie déguisée. Cassagnac a parlé, il a été assez terne, puis Robert Mitchell et d'autres blagueurs sont venus expliquer pourquoi ils voteraient l'amnistie. Fi ! de tout cela. Gambetta a fait presque un discours sur le règlement... Mais du reste je vous garderai les journaux. Je suis en robe grise, très bien, Madame B. dine avec nous. j'ai l'imagination pleine de... Je vais même m'endormir tout à l'heure en pensant à lui.

Gaillard m'a dit une chose qui m'a frappée l'autre jour. Il dit que ce qui fait la force de Gambetta c'est

qu'il n'y a personne de plus fort que lui pour le moment, et lorsqu'il fait des bêtises, il n'y a personne qui en tire parti.

Samedi 10 juillet

Avant-hier ma tante a été au Français avec les Gavini et Gabriel est venu dans la loge. Il n'a pas quitté Paris. Je ne comprendrai jamais pourquoi il ne vient plus à la maison.

Quelques personnes, Wodzinski a posé ce matin. Il m'a confié qu'il a fait sa demande et la famille étant partie n'a pas de réponse, mais n'est pas positivement repoussé puisqu'ils sont en affaire avec le Père. Et Armand arrive pendant le déjeuner, il viendra peut-être au Mont-Dore.

Wodzinski me fait cadeau d'un stik avec mon chiffre en argent et la couronne. Il va à la Bourboule ainsi que Rosita et Maraës, c'est tout près du Mont-Dore.

Dimanche 11 juillet

Je reviens de me promener au Bois avec ma tante et les Gavini. Cette pauvre Elsnitz me fait de la peine,

ma tante ne l'emmène pas au Mont-Dore, elle restera seule ici. Elle ne parle jamais, du reste depuis que Maman et Dina sont parties, personne ne se parle.

Moi, je ne dis jamais rien, sinon pour demander de l'eau ou n'importe quoi à table. Ma tante ne dit presque rien. Elsnitz ne dit presque rien... Je passe la plupart du temps chez moi, et à table, je lis les journaux.

On ne l'emmène jamais, ni au spectacle, ni au Bois, la petite Elsnitz ; elle n'a que vingt ans. Je suis vraiment charmante de me plaindre et je ne vois pas cette enfant à côté de moi. Aussi voilà longtemps que c'est un remords pour moi ; dès demain je l'emmènerai au Bois et puis je la sortirai aussi souvent que possible.

Lundi 12 juillet

Ce matin j'ai justement monté à Julian ma réponse à Soutzo et le soir, en rentrant de la promenade avec ma tante et Elsnitz nous trouvons ledit Soutzo qui vient de Lille.

Comme il a l'air content et se permet de nouveau de parler politique et de faire comme les grandes

personnes, je me montre mécontente et lui fais un petit discours sur la nécessité de l'humilité quand on est médiocre et même bête. Il n'y a rien à en faire, ce sera toujours un bonhomme qui se gobera et qui ne fera rien de bon. Et puis des sentiments de plaisanteries si bas, si ordinaires !

Je m'étais étendue sur la peau d'ours derrière le bureau, voilà qu'il arrive s'asseoir en face, et comme je ferme les yeux, il me chatouille le nez avec un papier.

C'est d'un goût pitoyable, c'est bête à faire pleurer et c'est une preuve même qu'il ne m'aime pas. Du reste... ces gens-là n'aiment pas comme les autres ; nous autres, nous sommes plus délicats que ça, et nous regarderions comme un crime un acte vulgaire vis-à-vis de l'objet. Mais ces sales bêtes ! Bast.

Enfin, je n'ai pas voulu lui tendre la main, et il joue au piquet avec ma tante.

Et puis, il raconte des enfantillages.

Un soir qu'il dansait avec moi chez les Lesseps, il m'a volé un mouchoir.

Mardi 13 juillet

Les Tchoumakoff à dîner et puis Soutzo, je le fais danser avec Léonie. Mais je ne l'aime jamais tant que quand nous parlons de Cassagnac. Je dis qu'il m'a fait la cour, mais que j'en étais écœurée, le jour où on me l'a offert pour 30.000 francs de rente.

Je me fais faire des robes en masse et je veux faire une saison à Biarritz et ne pas avoir de rivales parmi les jeunes filles. Toutes mes robes, j'en emporte 15 ou 20 (toutes blanches) sont en laine ou en mousseline ou en batiste blanche, les corsages sont faits de même, ni rubans, ni falbalas. Il faut que j'aie l'air à peu près toujours d'avoir la même robe. Ainsi, j'en ai trois en serge qui sont presque pareilles. Une à carreaux sur jupe de foulard blanc. Une en foulard blanc, deux en mousseline de laine, une idem à pois, une en batiste garnie de broderie, une en crêpe merveilleuse, une en linon avec col et manches en guipure et le reste nu comme du linge, une en canevas, une en mousseline, à pois, une en mousseline de soie, une en étoffe orientale rayée. Puis une verte, une noire,

une grise, une marron. Un chapeau de paillasson avec mousseline et plumes, un en paille avec mousseline et plumes : un en manille à plumes, un vert à plumes, un marron, un en paille à voile blanc, un en paille de riz avec nœuds de satin, un en paille à dessous couvert de roses, un en paille idem avec fichu, un avec gaze et violettes. Un paletot marron, une jaquette noire, un waterproof marron, un cache-poussière gris, un paletot blanc, un paletot gris, un pardessus blanc. Des fichus, des pélerines, etc... Des chaussures une douzaine, je crois, des mules en cuir de Russie, des bottines assorties aux costumes sombres, des bas aussi, des gants de Suède. Cela paraît énorme et cela n'est pas. Mettons 20 robes à 300 francs (il y en a de plus chères et de moins chères) 6.000 frs. puis 15 chapeaux à 100 francs (il y en a de plus et de moins) 1500 francs. Pour 1000 francs de chaussures et de gants, total avec ombrelles, paletots, 9000 francs ou 9500 francs.

Mais cela représente des vêtements pour un espace de six mois. Et puis, je n'ai pas compté les robes longues, celles que j'ai emmenées sont toutes courtes, pour les

eaux, l'été. En fait de longues j'en ai beaucoup moins. Les petites Audiffret sont à Biarritz, elles sont élégantes, de vraies petites cocodettes. Leur présence me pousse à avoir des coffres bien garnis. Elles ont toutes trois, la mère et les deux filles, 1500 francs de rente; avec cela, elles reçoivent souvent à dîner quoique dans un appartement fort petit, et sont élégantes ; la mère a des toilettes fort chères. Aussi dit-on qu'elle se vend. Avec cela une fausse particule, un mari dont on est séparé. Nous savons qui sont les Audiffret, le grand-père était maçon, l'oncle vend du drap à l'heure actuelle. Et elles sont reçues partout...

Je crois qu'à cette heure-ci, il n'y a pas eu beaucoup plus d'une voiture dans les rues. Notre fiacre me faisait songer à celui de M^me^ Bovary (de Flaubert). Enfin nous sommes arrêtées par des sergents qui, après des pourparlers nombreux, nous forcent à descendre et enfin nous parcourons Belleville à pied, après avoir retourné vers la Villette pour retourner à Paris par le chemin de fer et dix autres choses ; un joli trajet ! M^me^ de Quincey avec de hauts talons s'est fatiguée au bout de vingt minutes, moi je n'en n'ai pas senti plus

de fatigue que si j'étais chez moi. Nous causions avec Julian d'Amélie et de Cassagnac. Ce qui frappe c'est le calme qui règne partout, on dirait de la tristesse. Pas un pochard bruyant et une bienséance et une politesse ! Nous venions voir des sauvages et nous trouvons des bergers qui dansent au son des chalumeaux.

Au quai de Valmy il faut entrer dans un café à cause de Mme de Quincey, même station place de la République et enfin dans un café du boulevard. Gaillard et Julian séduisent une voiture de maitre et par une pluie battante nous rentrons, laissant Mme de Quincey qui pleure de fatigue chez elle à 1 h. 1/2.

Julian nous ramène chez nous.

Samedi 17 Juillet

Fanny m'a dit que si je fais plusieurs études poussées comme celle-là, cela me fera beaucoup de bien, que c'est ressemblant, très bien dessiné. C'est sérieusement fait cela, c'est étudié ; malheureusement le ton général manque de solidité. Les yeux bien, le nez très bien, etc... etc... En somme je me rengorge,

je suis le chef de la boutique de plus en plus. Quant à Amélie, je lui parle de Julian, sans le nommer, des sous-entendus, des sourires, des riens ; elle comprend toujours et nous sommes au mieux.

Je ne vous raconterai pas mes courses folles aux magasins et à l'atelier où il me restait un œil à faire. Ah ! bien oui !

C'est Doucet l'élève favori de Julian qui a le prix de Rome. M^lle^ de Villevieille offre un punch en haut, chez nous. Julian en paie un en bas et court chez Lefèvre et Doucet. Nous crions « A bas Julian » et « Vive la Commune » !

J'ai été chez la mère Gavini à l'heure et lui ai donné rendez-vous chez moi à 5 h. Rendez-vous que je manque grâce à ma couturière. Saint Amand qui a été ce soir, vient dire adieu à 6 heures. Et à 7 h. arrive Gabriel. Il a perdu cette fleur de jeunesse qu'il avait et il lui reste fort peu de cheveux. A cet âge !

Enfin nous ne partons que demain soir.

Pavard habille les Audiffret. Voilà des petites qui me donnent terriblement sur les nerfs. Elles mènent la vie élégante la plus lancée et on les trouve partout.

A Biarritz, à Trouville partout, dans tous les bals officiels et dans les salons sévères du faubourg. Cette espagnole est prodigieuse, avec ses retraites au couvent et ses prêtres.

Je les croyais malheureuses et vivant entre les Bailleul et Madame de Soelly de temps en temps ; je ne saurais vous dire combien j'ai été blessée et humiliée de les savoir si bien partout. Mais à quoi bon s'exciter en pensant à cela.

— J'ai bien pensé qu'il y avait quelque motif extraordinaire qui vous poussait au travail, a dit Julian. Un homme, enfin, pour lequel vous vouliez être quelque chose.

Il fallait vraiment être poussée par quelque chose d'exceptionnel pour ensevelir ici cette fleur qu'on n'a que peu de temps et que vous aviez en arrivant ici, au lieu de la porter dans le monde. Vous pouviez ne pas avoir la beauté, tout ce qu'on voudra, mais vous aviez une... fleur qu'il était vraiment dommage d'enterrer là, entre ces quatre murs.

Toute seule, suprême jouissance !

— Nous sommes mal logées au Mont-Dore, tout

est plein, cuisine atroce. Ce n'est qu'aujourd'hui mardi que je me fais un peu. Surtout parce que j'ai découvert des choses intéressantes pour la peinture.

Mais je n'ai apporté que des robes de laine, on me l'avait recommandé et il fait une chaleur !

Ma surdité va beaucoup mieux, presque bien. Les Horeau, de chez la Mousay, m'ennuient. La mère est commune et a un accent Chilien Bordelais. La fille est une demoiselle soigneuse et élégante, un peu, beaucoup fille de concierge. Il n'y a personne à qui on voudrait adresser la parole et je n'ai pas de toile. Je n'en n'ai pas apporté et ici il n'y a rien.

Je me demande s'il y a au monde un être sensé qui ne soit pas républicain à fond. Si on est autre chose, c'est par obligation ou relation, ou parce que sous un autre régime on aurait obtenu ce qu'on n'obtient pas de la République. Un passe-partout compromis des parents et des idées affiliées trop hautement empêchent de se rallier.

Mais quel homme sensé, intelligent, patriote et fier, peut être autre chose que républicain ? J'en appelle à tout le monde, je ne demande pas qu'on

avoue qu'il n'y a pas au monde un être ayant le sentiment de sa dignité qui ne me donne raison dans son for intérieur.

Et quelle âme de valet, quel besoin de basse servitude il faut avoir pour être *sincèrement* monarchiste ? Mais il n'y en a pas sincèrement, comme je vous le dis, de nécessité, de besoin, de timidité, de laisser-aller, par fausse honte mais autrement jamais. On est royaliste ou bonapartiste mais c'est un rôle, une carrière, un métier et pas autre chose.

Vendredi 23 juillet

Il reste toutes les journées chez moi. Le traitement étant terminé à 5 h. 1/2 du matin, commencé à 4 h. après quoi on reste couchée 1 h. Eh ! à quoi voulez-vous que je m'emploie ? Quand j'ai fait de la musique pendant 1 ou 2 heures et lu jusqu'à me fatiguer les yeux, il reste encore des heures entières ; on déjeune à 10 h. 1/2.

Les petites Audiffret me trottent souvent par la tête et alors des lamentations intérieures sur mon sort.

Quand je me plains, ma famille me dit : Pourquoi ne fais-tu rien ? Intrigue et comment ? On me pousse à écrire au prince Oroussoff pour lui demander une lettre de Gortchakoff pour Orloff. Il m'a connue à Soden avec ma tante et on croit qu'il ferait tout.

Du reste, quoi d'étonnant ; nous sommes de la province sans aucune relation avec la capitale et la Cour. Grand-papa déjà vivait en sauvage comme pour préparer mon supplice, quand maman est devenue jeune fille, on l'a menée au bal à Poltava. A 21 ans, elle épousait mon père qui passait pour un richard. En effet, le général s'était fait une fortune immense pour là-bas, mais il y avait quatre sources. En somme, mon père avait une très belle fortune, mais le ménage était séparé depuis dix ans, ne pouvant supporter la vie en famille avec le beau-père et les belles-sœurs ; maman s'est enfuie chez les siens comme une enfant, sans songer à rien.

On a vécu à la campagne sans voir personne. Puis un voyage à Pétersbourg pour les affaires du frère adoré par la mère où sa radieuse beauté lui a valu quelques adorateurs haut placés qui, n'ayant rien obtenu,

sont devenus des indifférents. Et la pauvre femme n'en a eu rien du tout, sauf des récits de triomphe en famille.

Avec cela, les scandales de Georges et la constante préoccupation de toute la famille pour le tirer d'affaire.

Puis des voyages en Crimée où la Cour passait la saison. En 1867 nous étions maman et moi à une station de poste où passait l'Empereur ; l'Empereur voyant une belle jeune femme lui a adressé la parole, a été fort gracieux.

On s'est revu en été en Crimée. Et soit que l'Empereur n'ait pas été assez pressant, soit que la femme ait été trop innocente, elle a fini, je crois par le fatiguer. Tout cela a mené à la maison un tas de généraux de la cour, ils pensaient se bien faire voir de celle qui pourrait devenir une favorite.

Il est 4 heures après-midi, il faut que je sorte pour pouvoir ensuite avaler le dîner d'ici. Mais vous vous figurez bien l'état de mes esprits. Enfin quoi de plus atroce pour un être fier que la vie qu'on m'a faite.

Taine dit que les froissements d'amour-propre ont contribué à faire la Révolution. Des grands

hommes ont été sensibles à cela, je suis donc excusable.

Samedi 24 juillet

On m'a envoyé des robes de batiste blanche de Paris, elles vont bien, je me suis habillée, avec un joli chapeau et maintenant je lis et joue de la guitare.

La Patti a certes une merveilleuse voix, mais comment se fait-il que même dans l'instant où vous l'applaudissez vous sentez qu'il manque quelque chose à votre enthousiasme. La Pasca de Nice m'a procuré des sensations plus complètes. Mais personne ne m'a émue comme moi-même dans les moments où je retrouvais un peu de voix et même lorsque je n'en ai que pour chanter tout bas pour moi-même. Je ne crois pas m'aveugler, car deux musiciens comme Barnola et Buskervick étaient ravis de ma voix et surtout de l'accent qui « allait à l'âme ».

Il n'est certainement pas convenable de parler nourriture après la musique, mais nous sommes naturalistes, n'est-ce-pas ?

Dans ce satané Mont-Dore, on crève de faim

quand on ne peut pas se contenter des saletés de la table d'hôte.

Je m'arrange de façon à ne pas déjeuner en prenant le matin du thé à la crême et en buvant de temps en temps du lait. J'espère que cela me fera encore maigrir et m'éclaircira le teint.

Vous voyez que cette prose aura des résultats pratiques... pas trop pourtant, car j'ai suffisamment maigri et suis mince, juste à point pour une jeune fille. Pour une femme on pourrait engraisser encore un peu, mais ce ne serait pas utile.

C'est comme dans un pays sauvage, impossible de rien obtenir aux cuisines, je finis par m'en amuser. Je suis descendue prendre du pain que j'ai trouvé dans l'antichambre et Rosalie a battu la ville pour trouver du foie gras et des fruits. Et je joue de la mandoline, cela adoucit mes mœurs, vraiment il n'y a rien de tel. Mes chagrins d'hier se voilent au son de l'instrument.

Il est 8 h. je vais me coucher.

Jeudi 29 juillet

Courtès se marie, je lui envoie une dépêche de félicitations. Il épouse la fille d'un ancien agent de change, Dubois. Il doit y avoir de l'argent. Tant mieux. Ce pauvre diable le désirait si naïvement qu'on ne peut que se réjouir de la fin de ses peines.

Mardi 27 juillet

Je vais mieux et voici quelque chose de mon prince ; ce n'est pas un homme ordinaire je vous assure. N'est-ce pas honteux que les mesquines rancunes des Tuileries d'un côté et l'esprit de parti de l'autre, aient toujours entravé cette grande intelligence, ce bon sens éminent, cette loyauté politique et cet esprit si net, ces tendances vers le grand, le clair, le tranché et par conséquent vers l'honnêteté.

Ah ! je comprends bien qu'il n'ait pas beaucoup d'amis. Il ne flatte pas les passions du moment, et s'il l'a jamais fait, c'est que l'idée chez lui concordait avec les passions. Pour le moment, cet homme-là aurait pu être bien utile à son pays, mais je ne crois pas qu'il parvienne à vaincre l'hostilité bête qui

l'entoure et qui doit arrêter tous ses élans pour sortir de cette situation extraordinaire qu'il a.

Il lui manque cette dernière hardiesse, ce talent de se produire qui donne un caractère définitif au mérite qu'on a. Il est cassant, brusque, énergique même, mais il ne sait pas se présenter d'une manière continue, pleine, avantageuse. Lorsqu'il se présente c'est par saccade, avec des interruptions, des trous, ce qui fait qu'il choque et qu'il déplaît à tous ceux qui n'ont pas la conscience de ce qu'il est en réalité.

Et ils sont nombreux. Je l'apprécie et l'estime parce que je suis de son espèce... En petit, en mesquin, en laid, en insignifiant. La bienséance veut que je m'humilie ainsi.

On dit que mon prince est un cochon dans la vie privée, mais je ne le vois que comme homme d'Etat, le reste ne regarde que ses intimes et sa famille. Peut-on exiger aussi des vertus chez un prince, marié comme on marie les princes ? et puis, y a-t-il beaucoup de maris modèles ?

Plus on est devant l'évidence, plus les défaillances

sont visibles. Il n'a pas fait plus que les autres, seulement il ne s'est pas caché.

Maintenant on va m'objecter qu'on se cache pour commettre des malpropretés. Jeu de mots que tout cela et rien ne me révolte comme les mots car ils dénaturent tout et laissent rarement triompher la bonne foi.

Je voudrais savoir si le prince parle de *ses droits*, je suis sûre qu'il ne le pense pas, il est trop intelligent pour croire à des *droits*, j'espère qu'il ne fait même pas semblant d'y croire. Pour moi, c'est un homme éminent qui porte un nom glorieux et voilà tout. Si ses fils *viennent bien*, eh ! bien, on les utilisera, mais pas davantage. Pourquoi une famille ne garderait-elle pas les traditions de gloire, de l'intelligence, de la vertu ? Elle le peut sans qu'il y ait des secrets qui l'y obligent ou l'y autorisent...

J'étais toute désorientée hier devant la nature, après l'atelier. Maintenant je suis partie et j'en suis trés soulagée.

Je trouve des modèles en masse, tous ces Auver-

gnats sont d'une complaisance rare et les femmes sont extrêmement flatteuses.

Je commence l'étude d'une petite de 10 ans, couchée, endormie dans l'herbe. Mais demain, je la laisse pour faire un petit bonhomme avec sa chèvre (grandeur nature) que j'achèverai et après lequel je reprendrai ma petite. Le bonhomme à la chèvre est le fils d'un sculpteur en bois et menuisier qui a dessiné dans des ateliers de Paris. La femme est couturière et les trois enfants sont jolis. Au surplus, leur boutique prend jour sur le nord et les jours de pluie je ferai une étude de la boutique très sombre où je placerai la petite fille qui n'a pas plus de sept ans et qui est charmante.

Je suis entrée au salon de l'Hôtel avec Mlle Floreau. Il y avait là plusieurs jeunes filles et je suis revenue toute contente d'avoir été la plus jeune la plus éclatante, bien que pas coiffée et en ulster à capuchon. Et dire que je me fane inutilement pour personne. C'est insensé.

J'ai lu ce qu'on appelle un mauvais livre. *Mlle Giraud, ma femme*, de Belot, cela m'a changé des *Origines de la France contemporaine*, par Taine.

J'ai détesté Belot après avoir lu sa *Femme de glace* ; *M*lle *Giraud* est plus agréable à lire, 270 pages en 2 heures.

Oh ! je vais vite. Mais peut-on lire sérieusement de pareils auteurs. Je les lis quand je suis souffrante ou quand je veux absolument m'oublier sans fatigue. Et pour m'excuser de lire ce galimatias, je me dis :

« — Mais je suis désespérée et si abrutie ! »

Vous savez bien, j'ai lu *Nana*. Du reste, il n'y a pas de mauvais livres ; pourtant il paraît qu'il y a des intelligences qui s'en ressentent.

Il fait gris dehors, n'ayant pas dormi, je n'ai pas travaillé ; nous sommes allées à la Bourboule qui est à côté du Mont-Dore. Nous avons rencontré Vodzinski à âne et il est venu se casser le nez.

Il viendra demain ici.

J'ai voulu monter à cheval... mais je n'ai envie de rien et quand je passe une journée sans travailler, j'ai d'affreux remords et il y a des jours où je ne peux rien faire et alors je me dis que si je voulais je le pourrais, et alors des querelles avec moi-même et cela finit

par un *lâchez tout* ! *Çà n'est pas la peine de vivre* ! pendant lequel je fume et je lis des romans.

J'avais besoin de mon calendrier pour savoir si juillet a 30 ou 31 jours. Je ne sais jamais ces choses-là. Mon calendrier est resté à Paris, alors j'en rêve, je vois des calendriers et le chiffre 31 comme si c'était la réalité. Il paraît que cela arrive à beaucoup de personnes, ainsi que de voir des endroits dont on a rêvé plusieurs fois. Ainsi j'ai rêvé des Buttes Chaumont, deux jours avant de les voir.

Le Mont-Dore me rendra idéale. Le matin je prends du thé et du lait, à 11 h. encore du lait et à 5 ou 6 h. un morceau de poulet et un potage, mais je n'ai pas faim, je vous dis que je ne vis pas, je dors.

De temps à autre, je pense à Soutzo. Mais quand même ce garçon là m'aimerait vraiment, puis-je me contenter de cette nature épaisse, panachée de fausseté grecque.

Du reste, il faut m'en tenir à la prédiction d'Edmond et de la mère Jacob (1).

(1) Deux étranges prédictions qui, au cours de la vie de Marie Bashkirtseff se réalisèrent point par point.

L'homme décrit par eux, il me semble le voir et je le reconnaîtrai certainement.

Mais c'est des folies.

Dimanche 1er août

Une pluie torrentielle, j'en profite pour faire un coin de boutique du menuisier artiste sur une toile de 6. Je me fais porter et reporter en chaise, c'est l'usage ici.

Pour aller au bain et à l'aspiration il y a un costume spécial et général. Des pantalons à pied en flanelle, un manteau idem avec capuchon rond pour les dames, pointu pour les hommes ; le mien est pointu, c'est plus monacal ; comme je le mets souvent chez moi ce manteau, j'ai l'air d'un dominicain et comme cela me plaît, j'en fais mon peignoir matin et soir quand il fait froid.

Mais tout cela ne vaudrait pas la peine d'être mentionné si les habits de moine ne me portaient malheur. Vous savez quand il vous arrive toujours des ennuis et des chagrins, on devient superstitieux comme un joueur.

Le jour où C... me demanda de mettre mon froc, je courus dans ma chambre ne songeant qu'à paraître fraîche et rose sous le capuchon de bure marron, mais au moment de le mettre j'hésitais et me dis sans oser rien m'avouer : *Si cela allait tout détruire !* Mais j'ajoutais aussitôt que c'était idiot et affreusement gênant ces superstitions, qu'il fallait m'en défaire. Je mis le froc. S'il n'est pas prouvé que ce fut lui qui détruisit tout, l'impression n'en a pas été moins odieuse. Je cherche ce qui pourrait bien m'arriver maintenant. Je n'ai rien en train, il n'y a personne. Soutzo, je m'en suis moqué, comme d'un imbécile qu'il est par conséquent....

Vous savez, ô mon Dieu, ce que j'en pense. S'il se tournait ailleurs je n'aurais pas le droit de me plaindre. Cela me contrarierait assurément, mais enfin ce n'est pas un de ces malheurs que je redoute.

J'ai envoyé à Julian un dessin en silhouette de notre promenade à Belleville.

Mardi 3 août

Vous savez que depuis longtemps mon rêve est

d'aller à Biarritz, mais seule et sans ma tante... pourtant ma tante est la meilleure des femmes pour moi, elle s'inquiète aussitôt que je ne mange pas ou ne me couvre pas assez, pour le reste elle fait la bête. Elle serait aux anges de me voir épouser n'importe qui ; pour que tous ses tracas finissent, elle aurait opté pour Soutzo ou pour un autre et je suis bête mais je suis toute vexée de voir que ma famille ne s'imagine pas qu'il n'y a rien d'assez bien pour moi.

Certes, elle ne s'étonnerait pas de me voir épouser un Empereur, mais elle accepterait aussi bien un moindre seigneur, un Multedo.

J'ai écrit vingt fois en Russie pour ce Biarritz et on répond que j'y aille avec ma tante et qu'on m'y rejoindra ; j'ai pourtant donné toutes sortes de raisons et juré que je n'irais pas sans ma mère.

Vendredi 6 août

Voici la lettre de Julian et voici ma réponse avec une composition représentant mon départ pour le travail, trois ou cinq petits paysans et Rosalie portant les ustensiles de peinture et moi fermant la marche.

Je vais en faire une autre représentant les mêmes personnages surpris par le mauvais temps.

Mercredi 11 août

Je peignais dans la boutique, arrive ma tante avec Nervo et du Patin, qui vient d'arriver avec des patins tout fraîchement fabriqués.

D'abord, il m'apprend que Mlle de Saint-Amand est allée au Mont-Dore avec l'intention de demander ma main pour son frère. C'est égal, cette tête parisienne me fait du bien, nous allons nous promener chez le confiseur, au marché, puis on me montre un article du *Gaulois* dans lequel on dit que Berthe est la maîtresse de Blanc de Monaco.

En rentrant de la promenade, je me regarde dans la glace et me trouve fatiguée et pâle. Une lettre de maman qui dit qu'elle nous rejoindra à Biarritz. Alors, je prends une résolution pour voir si je puis faire mentir mes divers sorciers. Et pour voir aussi s'il suffit que je veuille bien d'une chose, non seulement possible qui s'est offerte vingt fois à genoux et dont je n'ai pas voulu, pour vous dire qu'il suffit

que je veuille bien accepter cette chose indigne de moi, pour qu'elle se détraque d'une façon ou d'une autre.

Je prends donc la résolution de dire oui, quand le Soutzo viendra chercher ma réponse définitive.

Il ne me donnera pas la satisfaction nécessaire. Je ne veux pas exclusivement de la société réactionnaire, je veux... vous savez ce que je veux... Eh ! bien, non Soutzo n'est pas le port, mais c'est égal, il me semble que je dirai oui. Je me trouve fraîche et jolie ce soir et Soutzo a moins de chance.

Nous nous sommes promenées, ma tante, Nervo et moi. Que cela fait du bien un être vivant ! Mais... quelle bête immonde qu'un homme du monde. Et quel souffle dissolvant... Pourtant lorsqu'on est arrivé, ces gens-là accourent aussi par mode... Autrement les arts et tout le côté n'existe pas.

Non, pas de Soutzo ! Pourtant une des raisons qui me fait dire oui, c'est justement qu'avec lui j'aurai la tranquillité nécessaire pour travailler, je n'aurai pas cette peur incessante : Dépêche-toi, il en est temps, ou bien : Quand tu arriveras, il sera trop tard !

Et alors on devient fou, mais... ces transes ne sont-elles pas salutaires ? C'est peut-être l'aiguillon nécessaire... Pourtant je crois qu'il serait bon de se marier pour poursuivre ma carrière... Je suis trop en l'air, trop perchée, jeune fille... et puis, je veux être libre. Je le suis de fait, mais il y a toujours cette nécessité de dire *maman* au lieu de *moi* et d'être bêtement en tutelle... D'autant plus qu'on se trahit à chaque instant.

Avec ce misérable Soutzo et tenant ma fortune, je serai peut-être tranquille.

Et alors, le formule change et au lieu de : *arrivée par du talent à faire un brillant mariage* — il y a — *se marier pour avoir le temps d'acquérir du talent.*

J'aurais bien 60.000 francs de rente tout de suite et si on vendait la villa même 400.000, cela me ferait 80.000 francs de rente, mais qu'est-ce que cela ? Soutzo a 20.000 francs de rente ! n'est-ce pas stupide de lui en apporter 80 avec ma personne ? Car enfin, les femmes cela se paie et les femmes légitimes, cela devrait également se payer... au moins par une

fortune égale ! Ah ! je me révolterai tous les jours contre un mariage Soutzo !

Ce serait honteux !...

Je dirai non ! J'en trouverai toujours un de ce calibre dans deux ou trois ans. Et en attendant, il y aura toujours l'espoir de trouver mieux, oui, oui, c'est décidé. Vive la peinture ; à bas Nervo et C^ie^.

Jeudi 12 août

Nous montons à cheval, Nervo, moi et une demoiselle bien gentille dont j'oublie le nom.

Parlez-moi du Mont-Dore quand on s'en éloigne, à la bonne heure ! Nous allons dans les montagnes et c'est charmant.

Et cette promenade ne m'a pas empêchée de peindre avant. Il y a même eu un incident, mon porte-manteau se détache de la salle, Nervo en patin est obligé de descendre le ramasser, mais étant descendu il a fallu remonter et sa selle tournait au moindre effort ; ce n'est qu'en montant sur un tronc d'arbre qu'il y parvient, après avoir ramené par la queue la rosse récalcitrante et pas tout de suite

encore, et la bête s'étant écartée il est resté suspendu dans la position la plus drôle...

Voici des discours de Gambetta, très habiles ; il y a longtemps que j'avais envie de lui entendre dire toutes ces choses... Une réponse aux attaques hargneuses des républicains envieux dits... « radicaux » ou « intransigeants ».

Ah ! certes M. Rochefort avec son esprit de gamin de Paris a de quoi être envieux et furibond. Je garde exprès le journal de M. Clémenceau parce que c'est un des plus envieux.

Vendredi 13 août

Encore une promenade à cheval, seule avec Nervo. Nous avons causé de mon prince et naturellement, comme tous les pourris bonapartistes, il n'aime ni ses idées, ni sa politique.

Samedi 14 août

Peinture.

Dimanche 15 août

Nervo m'a envoyé un bouquet. Nous sommes

allés à la messe, puis à cheval. Mlle Moreau, son frère, Nervo, Mlle Devick et moi.

Mon amazone va mal à la messe, j'avais une robe qui a édifié sur ma taille les populations.

Je me suis fait photographier en paysanne et en costume de traitement.

Lundi 16 août

A cheval, moi, Devick et Nervo. Les promenades sont charmantes ici. Le Prince Napoléon qui voyage avec ses deux fils va venir passer deux ou trois jours ici. Mon traitement est fini mais je reste pour voir le candidat.

Mardi 17 août

J'avais demandé de la musique pour mandoline à mon professeur de Naples. Voici sa réponse. Je lui disais aussi que j'avais eu une médaille pour un tableau et exposé un autre.

Je regarde sa lettre à cause de sa tournure italienne si charmante quoique venant d'un homme simple. J'avoue que malgré mes tendances natu-

ralistes (un mot peu compris) et mes sentiments républicains je suis fort sensible à ces fleurs de langage. Pourquoi tout cela n'irait-il pas ensemble, du reste ?

Mais il faut laisser ce style aux Italiens, chez les autres il est ridicule. Cette lettre me rappelle Bruschetti montant mon camélia dans un écrin.

Il me dégoûte cet homme.

Mon Dieu quand est-ce que je pourrai aller en Italie ! Que tout le reste est terne après l'Italie !

Paul de Cassagnac lui-même ne m'a jamais transportée comme le souvenir de ce pays.

Pourquoi n'irai-je pas là à présent ? Et la peinture ? suis-je assez forte pour ne pas m'égarer sans direction ? Je ne sais pas. Et puis aller avec ma famille, avec tous les embêtements qui s'en suivent... non. Il faut être libre. Non. Je resterai cet hiver à Paris, j'irai passer le Carnaval en Italie et s'il n'y a rien je passerai l'hiver 1881-82 à Pétersbourg ; j'aurai 21 ans, si je ne trouve pas un riche mariage à Pétersbourg, je reviens à Paris ou en Italie pour 1882-83, j'aurai 22 ans. Et alors je me marierai avec

un Monsieur titré qui aura 15 ou 20.000 francs par an et qui me prendra avec plaisir avec mes rentes à moi. N'est-ce pas absolument sage de me donner 3 ans pour trouver avant de capituler ?

En attendant, le Mont-Dore suit son cours. Je peins chez le menuisier.

Patin, les Devick, les Moreau, ma tante, reviennent me prendre presque de force et alors je me promène un peu.

Le frère du Président Grévy vient d'être élu sénateur. Un autre frère est gouverneur de l'Algérie. L'honnête homme, le rigide citoyen ; Jules Grévy aurait dû empêcher cela.

Albert et Paul sont pourvus, grâce à Jules le Président. Ça n'est pas convenable. Du reste la politique actuelle m'attriste. On ne sait plus où sont les bons. Tous ceux qui paraissent deviennent mauvais au pouvoir. Il n'y a donc pas de gens absolument scrupuleux ?

Et faut-il donc inventer des lois tellement restrictives que l'on soit forcé d'être honnête et scrupuleux ?

Hélas, hélas ! Est-ce que la Belgique et l'Angleterre seraient encore ce qu'il y aurait de mieux ? La monarchie constitutionnelle alors. Mais la monarchie me révolte quand elle ne m'attendrit pas. Cet après-midi, je me suis presque surprise plaidant pour Napoléon III, et tombant sur les *révolutionnaires.*

Non, mais des excès partout ! Le laisser-aller des nobles produits, l'extrême misère du peuple qui, *lorsque cela n'est plus nécessaire*, commet des atrocités !

Et chez tous les peuples ! des commencements pénibles, un moment de grandeur, puis une décadence effroyable et répugnante !

Je m'inspire de l'élection Grévy et envoie une complainte en prose au *Gaulois.*

Mais je ne crois pas qu'il l'imprime, puisque je critique tout... il faudrait un journal, comme j'en ai eu le projet l'autre jour.

L'évènement arrive, j'ai l'idée, je fais le brouillon, et le lendemain je vois dans les journaux un article qui ressemble au mien et rend le mien inutile, que

je n'ai du reste jamais, ni fini ni mis en état convenable.

La persistance en art me montre qu'il faut en certain effort pour vaincre la première difficulté ; *il n'y a que le premier pas qui coûte.*

Ce proverbe ne m'a jamais tant frappée. Et puis, il y a aussi et surtout la question de milieu. Le mien peut se qualifier malgré la meilleure volonté du monde, d'abrutissant. Les gens de ma famille sont pour la plupart ignorants et ordinaires. Puis il y a Mme Gavini qui est une mondaine par excellence. Et puis le monde qui vient en visite ; on cause rarement, et puis vous connaissez les habitués : la Mauzay, etc... quelques jeunes gens incolores.

Ainsi, je vous assure que si je ne me renfermais si souvent avec moi et mes lectures, je serais encore moins vive d'intelligence que je ne le suis. J'ai l'air de briser les vitres et parfois personne n'a plus de difficulté à se produire. Souvent, je deviens imbécile, les mots se pressent dans la bouche et je ne puis parler. J'écoute, je souris vaguement, et c'est tout...

Potain (1) est veuf depuis 12 ans, et je lui donne de 42 à 43 ans. Quant à la jeune fille elle peut avoir dans les 25 ans, mais sans un voile, on lui donnerait 18. La taille contribue à la rajeunir, un corsage de 15 ans. Pourtant si on lui faisait un corsage bien fait, je ne crois pas qu'elle fût trop maigre.

Du reste, elle est charmante et absolument distinguée, des beaux cheveux chatains clairs, des dents très blanches, des mains soignées et des pieds chaussés avec goût, c'est-à-dire que le pied a la même largeur tout le temps, ce qui est exquis quand il est étroit et le sien est étroit.

Son amazone ne lui va pas mieux que le mien (qui va mal) mais elle est gracieuse avec et lorsqu'elle s'assied les plis tombent bien sur les longues jambes élégantes. Une voix de jeune fille et elle parle un peu du nez en escamotant les mots comme un enfant qui voudrait rire. Elle rappelle un peu la princesse de Sagan.

Je comprends qu'elle plaise à Potain fatigué d'un

(1) Son médecin.

long veuvage et désirant une compagne, car il sait que bientôt il ne vaudra plus rien.

Et dire que c'est le calcul que font beaucoup d'hommes.

Hier on m'a servi un potage à la poule comme tous les jours. Mais oh ! épouvante ! ! c'est trop dégoûtant pour que je vous le dise, contentez-vous de savoir que je ne prendrai plus que du lait, pendant les trois mortelles journées qu'il me reste à passer dans cet affreux Mont-Dore où l'on est encaissé comme dans un cercueil. Il faut renverser la tête, Dieu sait à quel point pour apercevoir le ciel et tout autour, ou que vous tourniez les yeux, des murailles de verdure.

Mais c'est très beau ! Eh ! bien non, cela m'étouffe.

Jeudi 19 août

Je ne crois pas que le prince Napoléon vienne, du reste, je suis trop fatiguée de ce pays pour y rester encore. Et le régime que je suis n'est pas fait pour m'entretenir en belle humeur et santé.

Vendredi nous devons monter à cheval, encore

plus qu'hier, partir à 9 heures, déjeuner au diable là-bas et revenir. C'est le déjeuner qui me répugne, car la promenade elle-même n'est pas trop accaparante et par ces montagnes on marche l'un derrière l'autre et l'on peut ne pas causer du tout.

J'ai la fièvre, mes bras tombent, mes cheveux ne frisent pas. J'avais froid, à présent je brûle. Le matin, je me suis promenée et j'ai fini mon tableau. Avec les séances en plein air du tableau abandonné et tout le dérangement que je leur ai causé cela m'est revenu à 100 francs. C'est cher.

Je suis écœurée après la lecture du *Figaro* et du *Gaulois*.

Le *Figaro* est devenu peu gai et avec cela il prend de plus en plus le ton terne et stupide du légitimiste. Quant au *Gaulois* il publie des premiers-Paris sur Trouville ou Dieppe où se trouvent des phrases comme celle-ci :

« Au dehors quelques groupes s'éloignent dans la plage et disparaissent dans le noir. *Que vont-ils faire à pareille heure* ?

De temps en temps la lune sortant d'un nuage

éclaire des robes blanches qui semblent de loin des apparitions fantastiques ; et sur le miroitement de l'eau, des ombres tout-à-coup surgissent, étrangement enlacées « — ou bien : « ces planches et le Casino prendront un air grave et, le soir, M^me^ du Riflord de Caen pourra promener sa famille sur le sable sans être exposée à entendre des voix chuchotantes et pamées et à voir *danser* étrangement dans l'ombre l'éclair rouge ou blanc d'un chapeau de femme ».

— Est-ce joli ? et c'est ce même *Gaulois* qui demande des poursuites contre des journaux qui se livrent à des littératures à l'usage des vieillards... éteints. Ces choses ne passent qu'avec du talent, mais un imbécile qui s'y essaie produit des dégoûtations bêtes à pleurer.

Voici une brochure de Rochefort : « L'Ancienne Lanterne » que je ne connaissais pas. Mais tout cela m'attriste. Quand je vois tous les partis qui partagent l'Italie, j'en deviens triste au point de pleurer. — Moi, jusqu'à présent, je n'ai pas de pays qui soit plus ma patrie que la France.

Quant à la Russie qui est mon sang et ma chair,

j'aime mieux m'en tenir éloignée. Si je me mêlais de ces affaires je me passionnerais trop et le résultat ? Etre déportée ou enfermée avec des femmes perdues. On pourrait éviter cela, mais il y a le nihilisme qui est le déshonneur du parti libéral russe. Il n'y aurait qu'à être confondu avec ces sinistres idiots, et le gouvernement s'il vous voyait prendre quelques influences n'y manquerait pas.

Tout ça c'est des raisons qui prouvent que je n'ai pas de vocation pour le dévouement inutile... peut-être même utile, mais perdu dans la foule. Ce que je voudrais, c'est juste assez de danger pour que cela soit coloré.

Vendredi 20 août

Avant-hier j'écris 8 pages sur la liberté de la pensée (ne pas confondre avec la libre-pensée) et aujourd'hui je trouve mes réclamations dans la lettre quinzième de M^me^ E. de Girardin, moi, qui pensais avoir trouvé du neuf.

Il est 7 h. 1/2, M. le Baron envoie demander de mes nouvelles. Ces malheureux viennent seulement

de rentrer, partis à 9 heures du matin, ils ont déjeuné à Betz. Moi, j'ai passé une journée détestable, toussant, lisant, sommeillant. Les eaux m'ont rendu la tête lourde, la respiration difficile et avec cela une paresse extraordinaire. Cela tient peut-être à ce que je n'avale pas leurs horreurs... fi, je me crois pour bien longtemps dégoûtée de la nourriture, il faut que je vous dise ce qu'il y avait dans mon potage pour que vous compreniez : des vers et à la table d'hôte ils ont tous mangé des poulets pareils mais comme ils étaient rôtis et au jus... Aussi le matin, je prends deux tasses de café à la crême puis je mange des fraises ou du pain avec du sirop et pour dîner du chocolat et des sardines. Mais je commence à avoir assez de tout cela, nous partons demain !

Nervo, Moreau, sa sœur et les Devick nous ont accompagnés jusqu'à la voiture hier à midi et ce matin à 5 heures nous étions à Paris.

Je trouve une lettre où on me dit qu'on a vu Berthe à Dieppe et qu'elle a essayé à dire du mal de nous. Cette femme mouton, si bête et si rusée se croyant

parvenue à des élégances grandioses n'a plus besoin de nous, elle a raison.

En remettant mon mariage comme je le fais page 139, je m'expose à des désagréments de ce genre... Je sais mais je ne sais ce qui vaut mieux se jeter dans le *centre gauche* ou souffrir toutes ces humiliations qui me tracassent, m'enlaidissent et me rendent stupide.

Aussi direz-vous, vous êtes bête ! Cette fille Berthe fait plusieurs choses pour une seule desquelles elle mériterait d'être flanquée à la porte et vous ne dites rien. Si vous aviez vécu ma vie vous sauriez ce qu'elle peut faire d'un caractère et d'une intelligence.

Deux heures après-midi.

Je reviens pour dire du bien de moi. Tous les jours comme vous savez, ou tous les deux jours, je rêve histoire héroïque et l'autre jour en passant machinalement en revue tous ces rêves, je voyais toujours le même dénouement.

Arrivée à la gloire et à la fortune, j'employais l'un et l'autre à soulager les misères cachées, les pauvres honteux, à donner des sommes énormes aux asiles, aux hôpitaux, etc...

En plus, jamais dans aucune de mes histoires, je n'ai trompé de mari, ni étant veuve pris d'homme marié. Ce que je me réservais, c'est l'amitié des grands et une popularité parmi les petits, qui me ferait verser des pleurs d'attendrissement, *épatement et vertu* ! Rien que cela.

J'ai cherché un renseignement et je suis tombée sur le cahier Larderel. Que vous dire ? Je suis stupéfaite et affreusement honteuse... Je ne mérite que ce que j'ai. Je suis inconséquente, imprudente, ouf ! quelle horreur !

Si je n'avais écrit mes paroles et mes actes, je n'y croirais pas ! Je l'avais oublié, il fallait ouvrir ce cahier comme exprès ! aussi je me méprise.

Mardi 24 août

Je suis allée à l'atelier. Julian est absent, à Marseille pour un mois.

Mais toutes ces dames poussent des cris en me voyant ! J'ai apporté une parure de dentelle à Amélie qui me met au courant des améliorations, etc. etc...

Je ne m'y remettrai pas tout de suite, je suis en-

core fatiguée du traitement... et puis, qui sait, maman va peut-être revenir avant qu'il soit trop tard, si Dieu le veut.

Lundi 23 août

On m'apporte une lettre avec le timbre de Londres et j'y trouve une photographie obscène. L'infâme canaille qui a pensé me salir les yeux n'y a pas réussi, car j'ai mis en pièces enveloppe et contenu avec une vitesse surprenante. Mais ayant réfléchi j'ai recollé les morceaux et l'enveloppe pour avoir l'écriture. L'adresse porte Mademoiselle Bashkirtseff, 35, Avenue Montaigne (en son atelier) Paris. Voilà évidemment quelqu'un de bien renseigné ! Je ne connais personne qui puisse vouloir m'insulter de la sorte... ici un nom vient, c'est celui de Berthe.

Cela lui ressemble beaucoup, elle a toujours excellé dans les fumisteries ignobles.

Mais... ce qu'il y a d'affreux c'est que le lâche qui l'a fait croit que j'ai regardé cette saleté !... Quelle chose honteuse de faire, quelle infâmie, quel cynisme quel outrage à une jeune fille ! Je ne puis

me figurer qu'il existe quelqu'un qui aurait l'idée de m'insulter ainsi... ce ne peut être qu'une plaisanterie de Berthe.

Quelle lâcheté. C'est comme une lettre anonyme calomnieuse. En voilà une horreur à faire ! Moi, je vivrais 100 ans que je n'aurais pas à me reprocher de telles vilenies... Non, je ne puis en revenir... c'est... infâme cela ! Mais j'ai l'enveloppe, et aussitôt qu'Alexis le somnambule arrivera à Paris, j'irai chez lui et il me dira du moins qui a écrit l'adresse.

Samedi 28 août

Meissner me fait ressouvenir de l'année 1875 et j'y trouve le jour où j'ai le plus ri de toute ma vie... Samedi 22 mai 1875. Je n'ai jamais tant ri, ni avant, ni depuis. Cette danse sur la terrasse... Rien ne vaut la quinzième année, et rien ne vaut mes bonnes folies avec mes deux grâces. Il n'y a qu'une ombre, c'est la société de N... Mais en été je l'ai senti moins que jamais.

Lundi 30 août

Je suis allée prendre Amélie à l'atelier et nous

allons chercher dans le bois une place pour peindre.

En passant à Passy, nous allons demander des nouvelles de la mère de Tony (1) qui se trouve là par hasard ; pendant qu'Amélie monte voir la malade, nous causons.

Mardi 31 août

Rosalie prétend avoir vu Soutzo hier. Il serait amusant que ma gageure me donne gain de cause.

Samedi 4 septembre

Cassagnac a fait un très bon article sur l'anniversaire. Cela lui arrive assez rarement pour qu'on cite le fait.

Dimanche 5 septembre

Nous allons au théâtre où on avait annoncé la conférence de Rochefort. Mais, pas plus de Rochefort que sur la main, et nous allons à l'Exposition du Palais de l'Industrie, beaux-arts appliqués à l'Industrie et au premier étage l'exposition des œuvres du feu Théophile Couture.

(1) Tony-Robert Fleury, un de ses professeurs de peinture.

De là, on nous mène entendre les tziganes ; là, à la première table se trouvent la belle Odette avec son époux. Elle me demande à l'oreille si j'épouse Saint-Amand.

Ce potin de Potain fait du chemin.

Mais, il ne s'agit pas de cela, en rentrant je me déshabille, je me mets nue et reste frappée de la beauté de mon corps, comme si je ne l'avais jamais vu.

Il faut faire ma statue, mais comment ? Sans me marier, c'est presque impossible. Et il le faut absolument, je n'aurais qu'à enlaidir, me gâter... Il faut prendre un mari, rien que pour faire faire ma statue, mais non, le mari ne viendra peut-être que dans quelques années, il faut me faire faire à présent ; cela coûte très cher, au moins 10.000 francs rien que le plâtre car vous pensez bien qui le fera, Saint-Marceau.

Le principal c'est l'argent, où le prendre, 10.000 fr. Tandis qu'étant mariée, je trouverais la somme.

Mercredi 8 septembre

Je prends des leçons de la négresse qui est exces-

sivement drôle avec son jargon espagnol-français. Nous faisons un tableau ensemble, ma bibliothèque a embelli, j'ai mis le bureau contre le mur de façon à dégager les rayons de livres, le divan en face du bureau, près du divan un immense fauteuil en broderies et peluche bleue, un peu placé pour former cercle avec le divan ; entre ces deux, il y a une table de nuit artistement drapée d'un châle des Indes et des peluches vieux vert, qui sert de piédestal à une terre cuite médiocre, mais qui paraît gracieuse dans l'ombre de l'immense palmier qui étend ses branches au-dessus du fauteuil ; c'est un coin ravissant quand on l'aperçoit en arrivant du salon, et du divan on voit le bureau ; à côté du bureau, la cheminée couverte de verdure, un chevalet, etc... près du palmier la harpe, et en face, près de la cheminée la table à thé avec l'argenterie reluisante sur un fond sombre.

C'est infiniment mieux à présent.

Près du bureau un fauteuil genre ancien, de sorte que lorsque l'on entre je n'ai qu'un petit mouvement à imprimer à ce fauteuil pour me trouver en face des gens (la porte et le bureau sur le même mur)

près du pédantesque bureau avec les livres pour fond, entre des tableaux et des plantes et les jambes et les pieds en vue au lieu d'être coupés en deux comme avant par ce bois noir.

Au-dessus du divan sont suspendues les deux mandolines et la guitare. Mettez au milieu de cela une jeune fille blonde et blanche aux mains toutes petites et fines veinées de bleu et cette grande diablesse noire montrant les dents et chantant.

Visite inattendue. Lise Kondareff qui est ici pour quelques jours avec une gouvernante. Elle a 16 ans, déjà.

Vendredi 10 septembre

Grand émoi pour ma tante, le docteur Fauvel qui m'a auscultée il y a trois jours et qui n'a rien trouvé, m'a auscultée aujourd'hui et a trouvé les bronches attaquées ; il a pris un air... grave, affecté, un peu confus de ne pas avoir prévu la gravité du mal ; puis les prescriptions de poitrinaire, huile de foie de morue, badigeonnage à l'iode, lait chaud, flanelle, etc... et enfin il conseille d'aller trouver

le docteur Sei et le Docteur Potain ou bien de les réunir chez lui en consultation. Vous pensez bien quelle figure avait ma tante. Moi, cela m'amuse. Il y a longtemps que je me soupçonne quelque chose, j'ai toussé tout l'hiver et je tousse et étouffe à présent. Du reste l'étonnant serait que je n'eusse rien, je serais contente d'avoir quelque chose de sérieux et d'en finir. Ma tante est consternée, moi je triomphe. La mort ne m'effraie pas, je n'oserais pas me tuer, mais je voudrais en finir... Si vous saviez...

Je ne mettrai pas de flanelle et ne me salirai pas avec de l'iode. Je ne tiens pas à guérir. Il y aura sans cela assez de santé et assez de vie pour ce que j'ai à en faire.

Lundi 13 septembre

La petite Elsnitz voulait partir, le Père Anitchkoff étant mourant ; nous l'avons re enue. La pauvre enfant pleurait à chaudes larmes en disant qu'elle ne savait que faire, qu'elle ne pouvait pas non plus se déchirer en deux... enfin, c'est nous qui l'emportons, je l'embrasse, et elle fond en larmes en me

demandant si j'ai réellement envie qu'elle reste. Voilà un brave cœur.

Mardi 14 Septembre

Avant-hier Soutzo est arrivé vers 2 heures, ma tante l'a invité à dîner, il est donc revenu à 7 heures, nous avons parlé de choses indifférentes, il m'a dit seulement qu'il partait.

— Mais cela vous arrive souvent il me semble.

— Non, cette fois...

— Cette fois vous partez plus qu'à l'ordinaire ?

— Je vais à Athènes.

— Et quoi faire ?

— Dans l'armée.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, bien que le métier des armes soit devenu bien sot, depuis l'invention de l'artillerie.

... Hier, il est revenu et ne nous ayant pas trouvées, il a dit à Rosalie qu'il allait revenir faire ses adieux à ces dames.

A 7 heures réapparition du jeune Athénien...

Elles ont, avec ma tante, fait venir un homéo-

pathe qui me voit aussi noire que Fauvel... J'ai essayé pendant quatre ans de l'allopathie, je vais essayer de l'autre.

Maintenant, il y a à raconter la soirée des adieux. Il commence par dire :

« C'est égal je suis horriblement triste de partir. »

Mais voici la chose, 60.000 francs de dettes. Verbrouck a avancé de l'argent et le petit va le rembourser en prélevant sur ses rentes et en ne laissant que 600 francs par mois. Embarquement pour l'armée grecque. Alors, je lui reproche en me moquant de ne penser qu'à l'argent et il se remet à m'expliquer ses nécessités et alors... mais ce qui est assez amusant, c'est qu'aussitôt qu'on ne parle pas simplement, il ne comprend pas. Alors je lui dis avec une entière franchise que le seul mouvement de sympathie que j'ai éprouvé vers lui a été dû à sa bêtise.

— C'est égal, je suis bien ennuyé de partir, dit-il. Et comme il ne disait plus rien je me retourne et je le vois qui pleure à chaudes larmes, puis qui remet son pince-nez pour se cacher les yeux.

Je lui ai essuyé les yeux avec mes mains, je ne

l'aurais pas osé si j'éprouvais la moindre émotion.

— Vous n'êtes qu'un enfant, allons pas de folie, voulez-vous cesser !

Et par toutes sortes de plaisanteries je l'amène à éclater de rire avec moi, à travers ses larmes, et cela à plusieurs reprises.

C'était charmant de jeunesse.

— C'est comme ça que vous employez les six mois que je vous ai accordés pour essayer de me plaire ? Bête que vous êtes, à Athènes ?

Et comme il restait hébété, je le raillais sur sa stupidité.

— Ce que j'ai bien compris, c'est que vous avez dit *non*, alors c'est *non* ?

— Non. Et qu'avez-vous pensé ?

Quoi, vous vous êtes imaginé... est-ce possible ? et je me mis à rire de bon cœur.

— Comment, ce que je m'étais imaginé, mais, que j'allais vous épouser, n'est-ce pas cela ? !

— En partant pour Athènes ?

— Ce n'est pas avec 600 francs par mois que j'oserais vous épouser.

— Avec le triple peut-être ?

— Oui.

— Pas davantage, bête que vous êtes. Désabrutissez-vous et dites comment conciliez-vous Athènes, et mon délai de six mois ?

— Mais je serais revenu pour entendre le... *Non*... car moi je suis engagé...

— Il n'y a pas d'engagement entre nous !

— Si, moi je suis engagé, vous, vous êtes libre, mais moi... moi... je ne me marierai jamais.. Et si vous êtes mariée... eh bien ! si je me marie dix ans après vous, ce sera déjà bien.

Ah ! ah ! voilà encore les sentiments exacts et raisonnables. Mais, mon pauvre diable, vous ne charmerez jamais les femmes.

Par intervalles, on parle d'autres choses, et je lui reproche de ne pas être un vrai prince, et il se met en devoir de me donner des explications que je n'écoute pas, car les récits des nuits passées, des fureurs, des fièvres, causées par moi, me rendent gaie.

Il pense à moi à toutes minutes, (j'ai pensé ainsi

à d'autres) il n'a pas dormi deux heures par nuit depuis trois mois, mais est resté à fumer tout en étant dégoûté du tabac.

Je voulais demander s'il a vu des femmes depuis qu'il m'adore mais ça, c'était impossible à demander. Je pensais à autre chose pendant que le pauvre diable m'expliquait comment et lequel de ses parents a régné, et chaque fois que ce *a régné* revenait, j'ajoutais :

— « Au plafond ! » C'est misérable.

Je suis *complètement* franche avec lui pour la première fois, j'avoue que j'ai cherché s'il m'était un peu agréable ou un peu désagréable, et que j'ai trouvé qu'il me laisse absolument froide.

— Oh ! j'étais fou, fou, fou ! je le vois bien. Il fallait être fou pour croire que je pourrais vous épouser. Que voulez-vous, je m'étais imaginé cela...

— En me voyant si bonne fille !

— J'étais fou.

Je comprends ce sentiment, n'est-ce pas. A force de voir quelqu'un, d'y penser, où s'imaginer... et puis on est abasourdi de voir que rien n'arrive et

que ce quelqu'un n'est qu'un étranger pour vous...

Puisqu'il ne veut épouser personne que moi qu'il « adore pour toujours » je lui propose une situation pas très brillante, mais plus consolante que rien du tout ! Ami, dites-vous.

Non, pas ami, c'est des bêtises. Je lui propose d'être mon *en-cas*.

— Si je ne trouve personne de mieux, vous serez toujours là, sous la main, et je vous épouserai.

Alors, il s'écrie avec emportement qu'il m'épousera tout autant à l'âge de vingt-six ans qu'aujourd'hui. Alors c'est convenu.

Allons adieu, et bon voyage. Il me tient longtemps les mains, pleure, et moi, toujours pas émue et très gaie, je lui donne le fameux « Saint-Mathieu » avec cette dédicace.

« Hommage de l'auteur à Monsieur le Prince Soutzo

Mais j'efface cela, ce n'est pas assez digne... pour un homme qui vous parle d'aller chercher la mort dans les champs du carnage, le suicide étant crime et une tache à infliger à ses sœurs, enfin, il a son « Saint-Mathieu » avec ces mots :

« A lire tous les soirs », sans nom de Soutzo ; je pourrai dire qu'il me l'a volé s'il y a lieu.

Il pleure et il part. En somme le voilà mon en-cas, je tourne tout cela en risée et vous fais grâce des finesses, de mes saillies pendant ces vains discours.. Tout se passe tranquillement. Le voilà parti.

Je suis allée me coucher très tranquillement et je suis absolument tranquille.

Mais, pendant que j'écris et que ce pauvre Soutzo roule vers Marseille on vient me l'annoncer.

Il ne part que vendredi. Ça c'est une bonne farce. Mais, je n'ai plus rien à lui dire. Ma situation est nette. et propre ; mon orgueil intact. Il faudrait vraiment en finir, je n'accorderai point la moindre conversation en particulier. En somme, moi, je n'ai plus rien à y voir : trop longtemps je me suis occupée de ce mince seigneur, « en cas », pas autre chose.

Est-ce bête, pourtant il est malin, car il a su comprendre que je serais femme irréprochable avec n'importe quel mari. Aussi quand je lui parle de la canaillerie des femmes, il me cite en exemple. Oui, mais c'est moi. A quoi servirait d'être moi, si toutes

étaient ainsi et si je devais faire comme les autres.

Il est là le pèlerin, je l'ai reçu comme une grand' maman un peu grondeuse et pas méchante, grand' maman Louis XV.

Je le laisse jouer avec ma tante.

Mercredi 15 septembre

Voici un billet stupide de Soutzo que j'ai reçu hier matin avec un bouquet.

« Mademoiselle, je vous envoie ces fleurs comme un hommage d'abord et puis pour qu'elles ne se fanent pas auprès de vous. »

Vendredi 17 septembre

J'espère qu'il est bien parti cette fois.

Le paquebot part samedi de Marseille, mais enterrons le Soutzo et parlons de moi pour enregistrer de nouvelles choses charmantes qui m'arrivent.

Mon oncle Vladimir est arrivé. Il dit qu'étant à Berlin pour affaire, il a poussé jusqu'à Paris pour voir la ville, cela ne me paraît pas sérieux et puis ma tante a un air funèbre.

Il sera arrivé quelque affaire, mais je ne saurai rien. Ils craignent de me faire mal en me donnant de l'inquiétude. Alors, tout naturellement, je demande s'il a vu depuis peu maman. « Depuis cinq jours » dit-il.

— Et quand revient-elle ?

— Oh ! au commencement d'octobre au plus tard.

Là-dessus j'envoie une dépêche très désagréable en lui disant que si elle ne revient pas immédiatement je ne veux plus la revoir.

Cette dépêche me couvrira d'opprobre et ne fera rien à ma mère que je mets dans le même sac avec mon père.

Dimanche 19 septembre

Hier samedi, j'ai revu Tony à la leçon, il a trouvé que ma peinture de cette semaine a plus de souplesse.

Je lui raconte ma phtisie et nous rions ensemble avec lui et Amélie.

Mardi 21 septembre

Les Kanchine dinent avec nous.

Et j'ai la visite de cette chère Berthe. En la voyant entrer, j'ai eu envie de la flanquer à la porte ; mais me ravisant, je lui dis bonjour et nous nous embrassons, elle reste longtemps et raconte qu'elle a été mourante à Dieppe. C'est pour arranger l'effet du *Gaulois* parlant du Petit Blanc.

Dimanche 26 septembre

Mon docteur m'a dit avant hier que je pourrai guérir, et que de toutes façons j'entendrai mieux qu'en ce moment. Eh bien, et aujourd'hui, j'ai des bruits affreux dans les oreilles. Hier nous étions à l'Opéra dans la loge Casariera et j'allais bien.

Saint-Amand qui était venu dans la journée avait annoncé que Gabriel irait à l'Opéra. J'ai mis une robe de mousseline faite à l'enfant et ne me suis pas trop ennuyée en causant avec ce cher archange qui a, comme je vous l'ai dit, perdu de son charme.

« Vous avez enlaidi », lui ai-je fait savoir.

Mais je ne peux écrire tous ces flirtages en l'air ; étant souffrante, les choses gaies me semblent ineptes dans cet état là.

Ah ! quelle misère !

Jeudi 23 septembre

J'ai couru les boutiques et je me commande des robes, comme si j'en avais besoin. Les dix-huit robes de Biarritz moisissent dans les armoires, j'en ai envoyé deux aux filles de Wladimir.

J'en aurais envoyé davantage . Mais les seize autres étaient en étoffe très simple, sans garnitures et n'étaient possibles que sur moi !

Ce soir nous irons au cirque... Géry et Saint-Amand sont venus hier en notre absence. Gabriel est nommé secrétaire à Rome ; l'heureux !

Saint-Amand dit que Gabriel adore l'enfant. L'enfant c'est moi. Mais moi aussi j'aime beaucoup Gabriel, nous nous aimons d'amitié. Vous voyez bien que cela est possible... la condition est de se voir rarement et puis... il m'épouserait bien pour mon argent et moi, je l'épouserais bien pour le sien, s'il en avait assez. Voilà la vie.

Géry, le père, nous rejoint au cirque. Je m'amuse. Malgré le mal, malgré les chagrins, il y a quand on

est jeune un besoin animal de rire, de gaité. Ce soir, c'est Gavini et Géry, le père de Gabriel, et quand il n'y a personne, c'est Coco ou rien du tout. Je m'amuse en me regardant dans la glace. Nous allons avec Saint-Amand au Bois et dans l'Allée des Acacias, nous descendons marcher à pied comme c'est le chic.

J'ai un costume gros vert, chapeau, pieds et mains assortis. Une taille qui fait retourner la tête à tout le monde.

Coquelin nous croise et échange avec Saint-Amand qui me promet de m'amener tous les amis de Léon.

Nous en parlons souvent pour rire. Et puis Saint-Amand me dit quand quelqu'un me trouve bien, et cela m'amuse.

Lundi 27 septembre

Ce soir, nous allons au théâtre avec les deux vieillards. J'espérais qu'ils amèneraient Gabriel, mais ils n'y ont pas songé.

Je vais mieux, mes deux anciens préfets de la pourriture impériale me font du bien.

Mardi 28 septembre

Une bonne journée commencée de la nuit. J'ai rêvé de C. Il était laid et malade, mais ça ne fait rien. Je comprends maintenant qu'on n'aime pas pour la beauté. Nous causions comme deux amis, comme avant ; comme nous causerions encore si nous nous retrouvions.

Je ne demandais qu'une chose, que notre amitié restât dans les limites permises pour durer. C'était aussi mon rêve dans la réalité. Enfin, je n'ai jamais été si heureuse que cette nuit.

Saint-Amand arrive à déjeuner dans l'enthousiame de ma lettre ainsi écrite.

Cette bouffonnerie me vaut une avalanche de compliments, et je suis ceci et cela et l'on formera cet hiver un cercle d'élite autour de moi, il m'amènera les célébrités, tous les *quelqu'un*, etc... etc...

Je n'ai pas même besoin de cela, je me suis en allée en riant ; du reste, voyez la folie du soir. Vers 6 h. 1/2 on sonne. C'est Saint-Amand encore et Gabriel qui viennent proposer quelque chose de fou pour s'a-

muser. Le père Gabriel donne à dîner ce soir à quelques graves Algériens pour causer affaire de Tunisie où il a des propriétés.

Le père Gavini en est, Saint-Amand aussi. Et Gabriel a imaginé d'annoncer à son père deux collègues du ministère et de nous amener ma tante et moi. Vous vous figurez notre arrivée. Le père Géry ne se doutait de rien. Enfin, ça été ravissant. Il y a un M. le Comte de Saucy, Allegro et un je ne sais qui, un arabe. Ce dernier a été superbe.

Il est ingénieur, je crois, et à ce titre a voulu me parler latin, grec ; Horace, Tite-Live, etc...

— Vous pouvez bien vous risquer chez vos trois pères a dit Gabriel, le père Gavini, le père St Amand et le père Géry, car mon père est aussi votre père, il me désigne comme la fille de son père ».

Ce chien de Gabriel a des intonations et des mots... Ainsi, je ne sais comment il s'y est pris pour me dire :

« — Si vous voulez être encore plus adorée que vous n'êtes par mon père, dites-lui qu'il a de beaux tableaux ».

C'était charmant.

Saint-Amand lance Gabriel, il a dit à ma tante que si Gabriel l'écoute il aura beaucoup de succès auprès des femmes de Paris. Sont-ils dégoûtants les hommes ! Ce n'est pas pruderie, mais enfin... aimer sans amour ! Et n'est-ce donc rien que nous autres femmes sommes chastes... au moins de corps. Et où est le mérite d'être chaste de corps lorsqu'on l'est dans son âme. Ça ne nous est même pas compté.

Gabriel apporte mon envoi à Bruxelles, tout cela est conservé ainsi que le bout de papier, l'adresse d'un pâtissier, que je lui ai donnée à l'Opéra.

Et ma photographie est encadrée dans un cadre ravissant. Il me l'apporte à voir et aussi le canif dont il m'a fait cadeau à l'Opéra. Nous sommes enfants. Mais Saint-Amand n'est pas bête et nous laisse aller seuls sur le balcon, s'occupant à boire des petits verres de liqueur, et nous protégeant. C'est insensé, vous connaissez ces listes : confidences de salon, on écrit ce qu'on prépare chez ses amis, quels sont vos auteurs favoris, comment vous voudriez mourir, etc... etc...

Je remplis la liste de Gabriel par des puretés, des saintetés, des piétés, etc...

Ce qui lui permet de risquer des bêtises que je fais semblant de ne pas entendre. Quant aux Algériens, ils m'adoptent, je suis leur fille. Déjà Géry m'a promis de me faire faire un voyage oriental.

Si nous allions en Algérie, ces trois recommencent les invitations et les promesses.

Je crois que nous nous amuserons bien, si Alger ne tourne pas en Biarritz.

Le misten-flûte, dont je ne sais pas le nom, a été inouï en me disant adieu, il a commencé par déclarer qu'il serait pour moi, en Algérie, un père. Je serai sa septième fille. Oui, vous commanderez en Reine, nous aurons des lions, des tigres, et pour le transport, des chameaux. Et s'il n'y en a pas, je serais trop heureux de vous servir de chameau, radieux de porter sur mon cou une aussi ravissante petite cocotte, je veux dire poulette.

C'est drôle, Gabriel et moi, nous nous rions dans les yeux ; mais j'ai soin de me tenir *en l'air*, je ne veux pas avoir l'air d'y toucher et, coquette à mort, en entremêlant ce ton par des regards d'innocente, et en riant tout le temps.

Gabriel m'a dit sur le balcon que j'étais gentille d'être venue, d'un ton sérieux. Et ça a sonné tout drôlement.

Il ramasse des feuilles de roses que je jette... un tas d'enfantillages...

Il est gentil enfin, ce qu'il y a toujours, c'est que j'ai bien ri. Oh ! mais bien, et que j'ai eu malgré ça, tout le temps un teint superbe, blanc, plein et rose, ni fatigue, ni rougeurs. C'est bon de rire. Maintenant il faudra probablement que je paie cette journée par des larmes.

J'avais une robe de canevas noir et des souliers de satin ; coiffure déesse Louis XV.

Non, mais voilà, il est naturel que Gabriel parte. Ca ne doit être jamais qu'une ébauche. Je ne lui veux rien, je ne veux même pas qu'il soit amoureux de moi. Ah ! comme dans ces choses il y a des nuances ! Nous ne parlerons pas de mon rêve ; ça, c'est le drame, laissons-le. Mais dans ces coquetteries légères, vaporeuses et gracieuses comme des dessins de nuages sur le ciel... cela doit rester ainsi, je ne saurai même me l'imaginer autrement.

Enfin, c'était gai, je me suis grisée de rire et rentrée, déshabillée, riais encore et chantais des couplets avec mes chiens qui écoutaient.

Il est deux heures du matin ; c'est passé et j'ai tout de même envie de danser...

Et les couplets d'hier.

Et puis qu'est-ce qui fait un nez.

C'est le jeune homme empoisonné !

C'est le jeune homme empoisonné !

Dumas fils dit que les jeunes filles n'aiment pas, mais *préfèrent* car elles ne savent pas ce que c'est que *l'amour*. Aussi, ou diable place-t-il l'amour Monsieur Dumas ?

Et d'abord on sait toujours à peu près assez pour savoir... Et puis ce que Monsieur Dumas appelle *l'amour*, n'est que la conséquence et le complément naturel de l'amour et pas du tout une chose à part, isolée et complète ; du moins pour les gens un peu propres.

« Conséquence inévitable souvent et sans laquelle il n'y a pas d'amour possible », dit le même Dumas et il l'appelle aussi « la dernière expression de l'amour ».

Ça je veux bien. Mais dire qu'une fille ne peut pas aimer c'est fou. Moi, *je n'en sais rien*, et pourtant je sens qu'il y a là quelque chose de repoussant avec un être désagréable et qu'il y a « la dernière expression de l'amour » quand on aime.

Maintenant, il y a aussi les idées folles qui vous passent quelquefois, mais on sait bien ce que c'est... quand l'homme n'est pas repoussant, quand il est même agréable, mais ça n'a rien à faire avec l'amour. Moi, ce qui m'horripilerait le plus ce serait d'embrasser sur les lèvres un indifférent, je crois que je ne le pourrais jamais.

Mais... quand on aime. Ah ! c'est tellement différent, ainsi cette nuit dans mon rêve, j'aimais, cela m'est arrivé aussi étant éveillée. Eh ! bien, c'est si pur, si tendre, si beau. L'amour est un sentiment grandiose et pur, tout y est chaste.

L'amour de Monsieur Dumas qui n'est pas l'objectif mais qui n'est qu'une conséquence de ce qu'on éprouve, qu'un moyen de mieux, de plus aimer ce qu'on aime. Monsieur Dumas prend la femme parce qu'il y a de *l'amour*, moi je prends *l'amour* parce que

j'aime la femme. Je m'amuse à raisonner la-dessus pour voir ce que je penserai *après*. C'est une grande curiosité.

Mercredi 29 septembre

C'est dommage que personne ne me voie et les bras et le torse, toute cette fraîcheur et toute cette jeunesse.

Je commence à dire des légèretés à ce que je vois...

Hier le père Géry a reçu un petit mot de Madame de Brimont où elle lui reproche de la négliger « je suis jalouse de ma jolie voisine de l'entresol. »

Il a reçu à dîner, aussi y est-il allé aujourd'hui.

Vendredi 1er octobre

Nous avons été au cirque hier. J'y suis allée porter mon visage en beauté. Berthe était venue demander à dîner et je l'ai mise sur le sujet du petit Blanc de Monaco et je dois dire qu'il me reste peu de doute sur sa vertu.

Elle commence par parler de l'article du *Gaulois* et par dire qu'elle a vu Blanc deux fois dans sa vie. Et puis, petit à petit nous raconte une telle quantité

de choses qu'elle dit tenir du susdit Blanc qu'il est matériellement impossible qu'il les lui ait racontées en deux fois. Enfin, il y a la question d'argent et c'est ce cher Robert qui a fait le coup. Quant à la jeune femme, tout en ayant agi par intérêt, elle a probablement un petit sentiment pour son ami : j'ai cru remarquer cela par certaine inflexion de la voix.

GLORIAE CUPIDITAS

Livre 90e

Commencé le dimanche 3 Octobre 1880. Terminé le 22 janvier 1881. 34 Avenue Montaigne. Paris.

Dimanche 3 octobre

L'excellent Saint-Amand arrive vers 3 heures et me chante tout *Rigoletto* avec accompagnement, vous savez, quand il commence, tout l'Opéra y passe. Puis ma tante est rentrée et Gabriel est arrivé. Saint-Amand avait envie de venir au Bois comme Dimanche passé, aussi ma tante l'invite il consent à condition qu'on emmène aussi Gabriel. Vous pensez si ça me va. Nous allons donc au Bois... seulement... Je suis triste.

Mardi 5 octobre

Gabriel n'est pas ce que je pensais, et ces accents charmants à propos de tout...

Ainsi, il vous fera un compliment d'un air pénétré et une minute après il dira du même air que Mme X... est exquise et Mlle Z. ravissante ou que demain il ira dîner au restaurant.

On s'y laisse prendre d'abord puis on découvre que c'est un effet d'organe et voilà tout.

Berthe est venue dîner, très élégante, des choses chères, des bijoux, une robe de 1.100 francs.

Est-il possible que ce soit Chose qui paie ?...

Arrivée à un certain point de douleur physique, on perd connaissance ou on tombe en extase, de même pour les souffrances morales arrivé à un certain point on plane, on s'étonne d'avoir souffert, on méprise tout et on marche la tête haute comme les martyrs.

Qu'importe après tout que les cinquante ans que j'ai à vivre se passent au fond d'un cachot ou dans des palais, parmi du monde ou dans la solitude. La fin est la même, les sensations enfermées entre le

commencement et la fin et qui ne laissent aucune trace, voilà donc ce qui préoccupe. Qu'importe une chose qui ne dure pas et qui ne laisse pas de trace ? Je puis utiliser ma vie en travaillant, j'aurais du talent peut-être, cela laisse des traces... après ma mort...

J'ai relu *Paul et Virginie*...

Il semble que ce soit arrivé, qu'on y ait assisté, qu'on a été soi-même acteur, c'est un chef-d'œuvre, c'est sublime. Et pourtant ce n'est rien comme style dramatique. Et ce n'est pas la simplicité seule qui fait sa beauté, non... Enfin c'est sublime. Quand je pense seulement au moment ou Paul voit du haut du rocher le point noir sur la mer, le vaisseau qui emporte Virginie.

Quand j'ai fait la connaissance de C. j'ai commandé mon papier à lettres. Duchou qui le fait avec dessins, devises, etc... etc... et j'ai voulu avoir une feuille avec *Paul et Virginie* sous leur feuille. Duchou s'est trompé et a dessiné Virginie noyée. Comme je pensais à C. en demandant ce dessin, vous voyez que ça a été une prophétie.

Lundi 11 octobre

Je me mets à la peinture avec la tête montée d'hier, il est impossible de ne pas arriver à avoir du talent quand on a des révélations comme celles d'hier.

Vendredi 15 octobre

Je reçois une lettre de maman où elle me dit qu'elle a tant pleuré de n'avoir pas pu me mener à Biarritz qu'elle en est devenue presqu'aveugle et ne peut pas lire. Quant à ce qui l'a retenue, voici, c'est mon père et les affaires. Elle a envoyé dit-elle, Waldemar à Paris pour nous expliquer cela, mais — « Il ne t'a, paraît-il, rien dit ».

— Je crois bien, ils ont causé avec ma tante et je je n'ai rien su, mais vous vous rappelez bien que je me suis doutée de quelque chose. — Espérant, dit-elle, d'un jour à l'autre arranger cet ennui, je ne voulais rien t'en dire. »

Enfin, il y a donc une explication de sa conduite. Eh ! bien oui, elle est très malheureuse, mais au lieu de me chagriner, cela me convient, elle aurait été

abominable pour moi, s'il n'y avait ces excuses. Sa conduite vis-à-vis de moi serait incompréhensible.

Et comme je suis égoïste (en voilà un mot dont on abuse et qui signifie rarement ce qu'on veut dire), je brise là en espérant que l'oncle Alexandre aura tout arrangé et que comme dit maman elle sera ici le mois prochain. Mais pourquoi n'avoir pas tout dit tout de suite ! Pourquoi m'avoir énervée, m'avoir rendue folle de rage en me mentant dans toutes les lettres ! Ah ! voilà, c'est leur système. Si on m'avait tout dit, je me serais arrangée, mais non, c'aurait été trop simple. Il fallait mentir, me taquiner et provoquer des lettres abominables, que j'étais en droit d'écrire ne sachant rien. Enfin !

Et maintenant voilà qu'on me vole mes robes ! ! !...

Voilà près de deux ans que je porte ainsi ma ceinture et voilà que Doucet et d'autres s'en sont emparés, il n'y a rien d'aussi joli et gracieux et cela va devenir dégoûtant à force d'être porté par tout le monde.

Vous savez, on prend le ruban, la ceinture et on l'attache devant très bas en pointe. C'est négligé

et ravissant. Et voilà que je suis obligée de chercher autre chose.

Dimanche 17 octobre

Philippini et Saint-Amand sont venus pendant que nous étions au concert Pasdeloup, d'où du reste, nous sommes parties avant la fin (je ne me sentais pas bien et craignais de me trouver mal).

Ce qui fait qu'à peine ai-je eu le temps de passer une robe blanche que Gabriel est arrivé, retour de campagne et partant pour Rome. Mercredi... Nous avons ri pendant une heure et nous nous sommes faits des adieux touchants. Et il m'a baisé le bout des doigts en disant : « Vous permettez ? ».

A la manière dont il baise la main ou plutôt effleure les doigts, on jurerait qu'il a eu des leçons de maintien. Est-ce qu'on n'apprenait pas toutes ces choses avec un maître de danse au siècle dernier ? Blague à part, de tous les jeunes gens que j'ai vus il est le mieux.

Ma tante le taquine, et ne lui parle jamais que pour lui demander quelle atrocité il a faite ou va faire, ou pour faire des suppositions sur son « abominable

conduite ». Je n'ai pas été laide pendant sa visite et puis nous avons bien ri. Il est très élégant, une tenue vraiment parfaite ; des beaux yeux gris fer, froids et profonds. Il en est de ses yeux comme de sa voix ; parfois, en causant, son regard s'arrête sur vous, devient presque triste, presque amoureux... on a l'air de s'entendre, de s'isoler des autres, une sorte de complicité s'établit pour un instant, car aussitôt, je me mets à rire ou regarde ailleurs et tout rentre dans l'ordre accoutumé. Je le répète, il en est de ses yeux comme de sa voix, c'est comme C. qui a des regards tendres et pénétrés quoiqu'il fasse. Mais chez cet illustre cela dure tout le temps et puis ces yeux voilés de velours ne ressemblent en rien aux yeux d'acier de Gabriel...

Enfin, bon voyage, je lui dois quelques heures de gaieté.

Saint-Amand arrive et nous le gardons à dîner, après quoi, c'est toute la soirée passée devant le feu à moitié éteint de la cheminée, assis sur des coussins nous fredonnons tous les opéras du monde, et les romances et les chansons. Je l'accompagne sur

la guitare. Le fou de Saint-Amand chante : « Saluez l'amour qui passe ! » et dit que Gabriel et moi serions un couple superbe.

J'ai déjà quelque *chic* sur la guitare. Vous savez dans un salon éclairé à l'ordinaire ce serait impossible. Il faut ma bibliothèque artistique, un jour douteux, des coussins par terre, l'ombre d'un palmier... Tout cela c'est gauche et prétentieux. Saint-Amand tout en chantant dit qu'il faut que j'épouse Gabriel...

Ah ! ce serait joli.

Ce serait pire que je ne sais quoi, car nous nous accepterions avec plaisir, mais absolument de sang-froid. Me voyez-vous affublée de ce charmant secrétaire d'ambassade, « très joli garçon, très fin, n'ayant pas beaucoup d'argent à dépenser avec ces *dames*, mais ce qu'il dépense le dépensant avec un tact et une grâce qui lui vaut beaucoup de succès auprès de ces mêmes Dames ».

Non, n'est-ce pas.

Ce qu'il me faut, c'est ou un homme connu qui me permette d'avoir un salon ou beaucoup d'argent, alors il n'y a pas besoin de mari connu.

Mercredi 20 octobre

La petite Juvisy est venue me voir jouer de la guitare, elle va prendre des leçons.

Tout en jouant, je me mis à fredonner et elle resta ébahie de la douceur de ma voix... il ne m'en reste que la douceur.

Mais elle est d'autant plus remarquable qu'en parlant j'ai la voix dure et forte, à moins que je ne tâche d'être gentille alors je parle un peu comme je chante.

Il se passe dans la politique bonapartiste une bien jolie chose ; quelques centaines d'hommes se sont réunis au Cirque Fernando se sont donnés des coups de poings et ont décidé que 12 délégués iront demander à Plon-Plon de se soumettre ou se démettre en faveur de Victor. Cassagnac et Amigue ont hautement annoncé qu'ils étaient absolument étrangers à la réunion, après laquelle ils ont célébré dans leurs journaux « le grand acte du peuple de Paris ». etc... Lisez l'article de Cassagnac dans l'album 20 Octobre 1880, avec la note de mon écriture. C'est tout à fait

comique. Vous voyez que je suis juste et que malgré mon faible pour C. je trouve sa politique inepte et ridicule. Si Plon-Plon meurt et si Victor se laisse fléchir par le grand idiot d'impérialiste, malgré tout de C... eh ! bien, il aura peut-être quelques beaux jours encore... mais, c'est bien chanceux et puis le prince n'a que 58 ans. Je crois parfois que ce grand C... ne sera pas ma grande passion, il s'est tellement amoindri que je suis humiliée en lui et, pour que j'adore, il faut qu'on se maintienne toujours ou bien qu'on tombe en grand homme, l'infortune d'un illustre est glorieuse, mais ce ratatinage à la C... non... pourtant, il m'a occupée si longtemps que je suis bien forcée de lui accorder la place qu'il a prise... Enfin, on verra.

J'ai rêvé qu'il montrait mes lettres et que sa femme était si maigre et si laide.

Samedi 23 octobre

C'est bête, mais j'ai encore pleuré en relisant les dernières pages de Paul et Virginie.

A la fin, au bas de la page, il y a une vignette

représentant Paul le visage caché dans ses mains. Cette naïve gravure est d'un effet tout triste.

J'ai oublié de dire que le Comte de Miranda est venu et que nous avons rendez-vous avec lui chez le docteur Potain, le célèbre, le grand.

Mais vous savez comme je suis découragée, je ne crois plus guérir. Si je parviens encore à dissimuler mon *infirmité* aux amis, ma tante s'en est aperçue et je lui dis avoir eu mal à l'oreille qui est restée bouchée, non ! c'est affreux.

Gavini est venu apporter des cédrats de Corse. Saint-Amand a dîné.

Comme nous ne pouvions avoir de voiture par cette pluie, c'est Madame de Brimont qui nous a menés jusqu'au 37. C'est une charmante femme, je ne vais pas chez elle de peur... Ah ! je suis trop malheureuse...

Mercredi 27 octobre

Berthe a dîné hier chez nous. Sa sœur aînée l'ennuie paraît-il. Du reste, elle a toujours quelque chose à raconter. Je ne vais pas chez elle et ne l'invite que

froidement. « A bientôt n'est-ce pas ? » — Jamais plus.

Elle s'en contente.

Nous n'avons jamais été liées, mais se connaître depuis l'âge de dix ans et n'avoir pas d'aversion physique l'une pour l'autre, cela crée une sorte d'amitié. Du reste, je suis neutre. elle vient, c'est bon, elle ne vient pas, c'est encore bon.

Ce soir Gavini nous mène au « Français », loge Casariera qui est une baignoire tendue de damas rouge. Le père Géry était avec nous. Gabriel a été changé de Rome à Berlin ; en somme, il est possible qu'il restera ici au ministère.

Gambetta était dans une loge pareille à la nôtre en face de nous, avec Arnaud et un autre, venu pour voir jouer son ami Coquelin, le rôle de Molière dans « l'Impromptu de Versailles ».

Vous savez, il y a quelques jours on a célébré le bicentenaire de la Comédie et on a joué « l'Impromptu » et le « Bourgeois Gentilhomme » avec les musiques du temps, etc... etc...

Cet impromptu... une actualité et il date de deux siècles.

Il faut renoncer à toute idée de connaître Gambetta et de faire son portrait, entouré qu'il est de Hecht et des Arnaud... et puis... et puis mes oreilles, mon unique préoccupation... je suis bien éprouvée, je vous assure... et quelle horrible chose.

Ce qui est surprenant, c'est que je m'occupais d'Audiffret à l'âge de 13 ans et de Borel et Hamilton. Je trouve cela en feuilletant les anciens cahiers. Ce que c'est ridicule et surtout inepte, il faut vraiment que je sois bien au-dessus de ce que j'étais pour ne pas brûler ces pages, si je ne l'étais qu'un peu, je brûlerais tout avec fureur. *Voilà trois ans que je travaille.*

Nous avons bu un punch que j'ai payé. Quelques personnes à la Maison et Saint-Amand que nous avons emmené au Bois. Le soir, j'ai reçu de Madame de Daillan une lettre où elle me prie de me soigner.

Mercredi 3 novembre

Tony est venu ce matin, maman demande que j'écrive à son mari pour qu'il lui facilite les moyens de revenir. Ils sont fous ! Mais mon père le retiendrait

exprès si j'écrivais. J'ai écrit à Alexandre. J'ai rêvé de maman... Enfin, tout cela est énervant et m'a fait pleurer...

Jeudi 4 novembre

Saint-Amand est venu et Adeline est arrivée. Et « n'y pouvant tenir » m'envoie un petit mot pour que je vienne le soir. Je passe la soirée chez eux.

Samedi 6 novembre

Saint-Amand est venu, ce soir, nous allons voir « Charlotte Corday » ensemble, je vais assez bien. Dans la journée nous avons quelques personnes. Je suis coiffée... et ma collerette de guipure d'Irlande me donne l'air d'une gravure du XVI^e^ siècle.

Les cheveux retroussés.

Que de gens je vois, et je ne puis rien ! ils n'ont pas confiance ! une jeune fille fantasque, une étrangère, une Russe. Ils ne croient pas que je puisse travailler sérieusement. M^me^ Gavini dit que ça n'avance rien de barbouiller des toiles. Son mari ne croit pas en moi. Saint-Amand trouve que j'ai tort de me com-

mettre dans un atelier avec des femmes qui ne sont pas de mon rang et il comprend la peinture autant que je comprends le chinois. Je suis plus douée qu'une Amélie, qu'une Breslau !

Lundi 8 novembre

Voici une lettre de la Mousay et voici ma réponse :

« Votre lettre, chère Madame, m'a vivement contrariée. Heureusement pour moi, je ne suis effrayée que des maladies qui défigurent, sans cela les épouvantables choses que vous m'écrivez me rendraient à coup sûr malade de peur. Mais passons...

« Ce que je veux vous dire c'est qu'avec les meilleures intentions du monde, vous agissez comme une ennemie et me faites le plus grand tort en propageant sur mon compte des légendes qui deviennent des cancans répétés par ceux à qui vous les racontez. Vous me prêtez des excentricités auxquelles je n'ai jamais rêvé ; quand vous me les racontez à moi cela m'agace un peu et voilà tout, mais les autres y croient et vraiment puisque vous m'aimez un peu, vous devriez bien penser que je ne gagne pas beaucoup

à passer aux yeux du monde pour une espèce de folle sauvage qui fait le malheur de ses pauvres parents.

« Votre affection pour moi et votre excellent cœur vous font voir les choses trop dramatiquement.

« Sur un mot échappé dans un moment de contrariété à maman ou à ma tante, vous bâtissez des édifices qui confondent ma raison. Soyons naturelles, je suis enrhumée et je tousse, cela arrive à un tas de gens. Je suis soignée par un très grand médecin et très bien, je vous assure.

« Du reste, personne n'a plus à cœur mes intérêts que moi-même. Ainsi c'est convenu, n'est-ce pas, plus de calme. Si vous m'aimez et si vous ne voulez pas me causer les plus vifs ennuis, ne prenez plus pour thème de conversation avec nos amis communs, *moi*, *mes maladies*, *mes extravagances et ma fin prochaine* !...

« Je comprends qu'en qualité de grande amie vous vous inquiétez de ma santé et je tiens à vous rassurer, le Docteur Potain s'y connaît et il n'est pas effrayé du tout.

« Mais si tout cela ne vous calme et ne vous fléchit

pas, songez à ma pauvre coquetterie de jeune fille qui souffre cruellement en me voyant traiter de malade, d'infirme, d'impotente, de poitrinaire et par conséquent de *pourrie*, passez-moi le mot, M. Gambetta a osé le prononcer en plein Parlement.

« Sur ce, je vous embrasse, ainsi que votre chère fille que je croyais plus raisonnable.

Votre pauvre mourante.

MARIE ».

Vendredi 12 novembre

Avec Mlle de Villevieille nous sommes allées chez les Dominicains du Faubourg Saint-Honoré, mais l'entrée est ordinaire et ne va pas au tableau.

Hier j'ai eu pendant plus d'une heure des papillons blancs devant les yeux, tellement j'avais regardé le modèle.

Après j'ai emmené Amélie chez moi écouter les chansons espagnoles de ma négresse.

J'ai parlé à Julian du tableau et du salon, et nous avons arrêté un bon programme bien sage.

Samedi 13 novembre

Madame de Brimont est une charmante femme, elle a été chez nous et je trouve qu'elle devrait m'inviter à ses Jeudis où il n'y a que des hommes politiques.

Un dîner de quatre femmes, nous avons les Juvisy, la petite à 19 ans, un vrai Watteau. Elles veulent me faire dîner avec Emile de Girardin. Il paraît que je dois lui plaire... mais je crains de rester sotte.

Dimanche 14 novembre

Je devais aller à Versailles pour voir si le Couvent des Capucins de là me convient car c'est là qu'on a le plus résisté.

Un élégant Monsieur nous a offert un parapluie que nous avons refusé et sommes rentrées avec notre boîte vierge en faisant d'horribles suppositions.

Mardi 16 novembre

Non, voyez-vous C. et moi, nous n'en parlerons

pas, je lui abandonne ces moines et ces prêtres puisqu'il éparpille sur eux le sentiment qu'on doit à Dieu, mais la politique, non. En somme, ne vous moquez pas de mes élucubrations, je m'explique mal, ce ne sont du reste que des tâtonnements.

Mercredi 17 novembre

Aujourd'hui Roland Bonaparte, fils du Prince Pierre, épouse M^lle^ Marie Blanc, fille de l'entrepreneur de la roulette de Monaco.

Il faut lire les tartines de tous les journaux. Quel écœurement !

Le Père Gavini me charge de faire une peinture d'après la photographie d'un ancien, portrait d'un Monseigneur Evêque, son oncle, à la bonne heure ! S'il s'agissait de me faire avoir une célébrité à faire pour le salon, ce serait différent. Quel écœurement !

Paul de Cassagnac fait l'apologie de l'assassin de Victor Noir, salue M^lle^ Blanc du nom de « vaillante femme » et assiste au mariage au premier rang. Lui

qui a épousé la fille de la Comtesse Acard, c'est tout simple, mais quel écœurement !...

Depuis que je suis bien avec Amélie et consorts, nous causons et rions pendant le repos du modèle. Eh ! bien, aujourd'hui me jugeant suffisamment intime et pour mieux rire, elles ont dit des horreurs. Je ne suis pas prude, vous le savez, mais sapristi quel écœurement !

Maman m'écrit qu'elle part pour Pétersbourg afin d'arranger les affaires et pour venir. La lettre de maman où elle ne se plaint pas et où elle ne dit que quelques mots me fait pleurer parce qu'elle a l'air désolée. L'écriture est comme quand elle a du chagrin et pleure, je vois à peine pour écrire à travers les larmes. Son écriture commence à ressembler à celle de grand'maman. C'est horrible de la savoir malheureuse, il me vient des exagérations folles. Et dire que devant tout le monde, à commencer par ma femme de chambre, je suis gaie comme une folle... ce n'est pas un masque, c'est une habitude à présent.

Dimanche 21 novembre

Hier, la journée s'est passée à courir avec Madeleine Del Sarte les quartiers les plus excentriques à la recherche d'un modèle pour le concours. Nous avons déjeuné de gâteaux en voiture. Ce soir petite soirée chez les Russes. J'y vais pour qu'on ne me dise pas malade. Nous faisons connaissance de plusieurs dames russes, mais n'invitons personne sauf Thomas de Barbara qui est arrivé très tard.

On a causé puis pris du thé.

Saint-Amand est venu faire ses cabrioles ici vers une heure, puis Berthe et la dame russe où nous étions qui est venue me remercier d'être venue, moi qui ne vais nulle part et qui ai été tout ce qu'il y a au monde de plus aimable en faisant une exception en sa faveur. Puis le Père et la Mère Denis, puis nous allons chez le Docteur Potain, Berthe nous accompagne jusque-là. Elle se plaint des persécutions de sa vieille fille de sœur et sa mère qui met son bonheur à la brouiller avec son mari. Sa petite a des larmes dans la voix. Mon Dieu, c'est très possible qu'on la

persécute, dans les familles ça arrive, mais ça n'empêche pas que tout Paris ne dise qu'elle est la maîtresse du petit Blanc. Mais bast !

Il s'agit de moi. Je lis la brochure d'Emile de Girardin « L'égale de l'homme ».

C'est filandreux, malgré une certaine brusquerie et d'une logique qui n'est pas logique du tout... mais malgré tout c'est bon puisque c'est en faveur de l'égalité.

Il faut que mes dimanches soient employés à me préparer à passer des examens, il faut que je sois au moins, au moins bâchelier es-lettres quand la femme sortira de son humiliation.

Mercredi 24 novembre

Voilà des dépêches et des lettres. Nadine femme d'Alexandre m'écrit que maman sanglote à chacune de mes lettres.

Alexandre écrit qu'il est nécessaire que maman reste encore pour finir les affaires. Moi, je ne dis plus rien.

Jeudi 25 novembre

Nous allons à la Chambre, mais à trois heures et demie obligée de m'en aller ; j'allais m'évanouir comme l'autre dimanche à Pasdeloup.

Samedi 27 novembre

Je vais chez M^me^ Gavini à déjeuner. Il y a deux messieurs, on parle un peu de tout et surtout du procès Rochefort.

Fini le concours. Je voulais pouvoir me prononcer d'avance ici, mais je ne puis vraiment. Je n'aime pas ce que j'ai fait, j'ai du sable aux yeux et il a fait noir, les jours où j'ai peint mes plus grands morceaux, je n'ai été en train qu'aujourd'hui, aussi ai-je repeint toute la tête qui s'en trouve mieux.

Celle d'Amélie a beaucoup d'aspect n'ayant qu'un profil et le modèle ayant un énorme chapeau directoire avec des brides de tulle, elle a eu le temps de peindre chapeau, habits, fond et tout. Moi qui ai une face presque pleine, j'ai *préparé* tout et ne peins que

la figure. Donc Amélie a de l'aspect, mais c'est de *chic* et mal dessiné et pas ressemblant, mais ça ne fait rien au concours. Madeleine a lâché, son dessin était fort mauvais. Il y a Villevieille qui n'est pas trop mal et une Suédoise qui n'est pas trop mal non plus et trois horreurs. Quant à l'atelier du 51 rue Vivienne, ce sera un monceau de saletés, sauf surprises. Amélie aura peut-être la médaille, mais sapristi, je ne la lui donnerais pas, elle a pris un profil ne pouvant jamais mettre deux yeux d'accord et ce profil même est d'un lâché comme dessin !

Mais d'un peu loin cela a de l'aspect.

Pourtant ces bons académiciens ne devraient pas se laisser vaincre par cela ; moi, je ne suis pas sûre du tout d'avoir dessiné aussi bien que je peux et puis, bien que je me juge toujours à peu près justement, on a des surprises quelquefois ; quand j'ai eu la médaille, je pensais avoir fait une horreur... mais il ne faut pas se fier à cela... En somme je voudrais bien l'avoir, ça me remonterait le moral. Et puis en somme cela prouverait que j'ai peint une tête trouvée bonne par Tony, Bouguereau et Bou-

langer. Vous savez, on ne donne la médaille que quand on la mérite, s'il n'y a rien qui la mérite on classe les dessins et puis, voilà tout.

Mardi 30 novembre

Paul (1) est marié. Et il l'a fait si crânement que je leur ferai un cadeau commémoratif. Le Père, la jeune fille en question sortent se promener dans leur parc, ils n'ont pas fait dix pas que cinquante hommes se précipitent, enlèvent l'infante et se jettent dans une voiture qui part au galop. Le père et la sœur baillonnés et portés comme des paquets dans leur noble demeure. Cinq voitures, attelées de six chevaux chacune étaient espacées sur la route de sorte que la brigade de soldats et les officiers envoyés à la poursuite des fugitifs n'arrivèrent qu'une demi-heure après la célébration de la cérémonie. C'est Paul qui m'écrit ces rapides détails.

Julian m'a parlé d'Antonin Proust à faire pour le salon, peut-être, en tout cas, il s'occupera de m'avoir quelqu'un, ça me console un peu.

(1) Son frère.

Je sors de chez Mme de Brimont.

Toutes les deux nous avons été confites d'amabilités. Elle m'a embrassée quatre fois, je suis une perle et pas du tout une femme ! Voilà.

Jeudi 2 décembre

C. à 37 ans aujourd'hui.

Madame de Brimont m'adore et me comble de gentillesses et m'embrasse comme si j'étais sa fille... Je craignais pour son fard, mais il tient admirablement.

Elle nous invite à venir ce soir, il n'y aura presque personne mais je suis un peu lasse.

« Il faut que je vous fasse rencontrer un soir avec mon vieil Emile de Girardin ».

Enfin, c'est à ravir. Sans compter que je pense à Hubertine pour laquelle je suis Pauline Orelle. La citoyenne Pauline *Orelle*, cela fait fort bien, j'aurai naturellement une sorte de double existence de cette manière. Je compte même adopter une perruque noire et me noircir les sourcils très fort en ajoutant

un pince-nez. Nous verrons. Peut-être lui avouerai-je tout, en le priant de ne pas faire vérifier mon identité, car si ma famille découvrait la chose, je ne pourrais les aider pécuniairement ce que je compte faire d'une façon sensible au point de les mettre à même d'avoir un journal. Mais nous aurons de la peine tout de même... Pensez donc, sur les quinze femmes de chez Julian, il n'y en a pas une qui ne rierait, ou se signerait à l'idée de l'émancipation de la femme. Les unes par ignorance, les autres parce que ce n'est pas comme il faut.

J'ai été sur le point de me dire qu'il faut envoyer au diable ces viles créatures qui ne veulent pas être traitées en créatures raisonnables. Elles vous disent, la femme a la beauté, etc... etc... ou bien : Et qui élèvera les enfants si la femme fait de la politique ? Pour les hommes, passent-ils leur vie à faire de la politique ? On ne force pas la femme à aller pérorer dans les cafés, mais nous voulons qu'elle soit libre de s'adonner à la carrière qui lui convient le mieux. « Laissons la femme à sa place » disent-elles. Et où est sa place je vous prie ? Qu'est-ce que ça signifie ?

La féodalité, les castes alors ? le guerrier, le laboureur, le marchand ? J'en rage de découragement quand je me vois en face de créatures aussi ineptes ?

Il faut prêcher et persuader et non pas enrager. Jusqu'à présent, il n'y a que des femmes sans aveu ou à peu près, ou des républicaines de basse classe. Les mères ont peur de leur mari, les jeunes filles ont peur de ne pas se marier.

Dimanche 5 décembre

Je n'ai pas travaillé, je ne suis pas sortie, Mme de Brimont est venue tous les soirs ; j'ai été chez les Gavini et hier, samedi, nous avons été ensemble à la première de *Jean Baudry* au Français.

Dans l'avant-scène B. M. Trebinsky que j'appelle « très bien » était avec nous. C'est un grand noir, timide et assez gauche.

Le public ordinaire des premières, le gouvernement, la mère Adam, etc... A côté de nous la Ratazzi avec son troisième mari, le sieur de Ruté. On comprend qu'on ait pu se donner pour cette femme.

Des yeux voilés à se mettre à genoux devant, quant au sourire, à l'expression du visage, je n'ai jamais rien vu de pareil. Cette expression est la conséquence de l'ascendant qu'elle savait exercer...

Aujourd'hui, je fais toilette, jupe de peluche, grenat foncé, tablier de satin merveilleux, froncé sur le ventre ; habit Robespierre en drap du même ton avec revers de peluche et de satin, col blanc et cravate à jabot. Chapeau de peluche. Des pieds... Mes pieds me rappellent toujours Randouin et Laryle se mettant à genoux et faisant semblant de ne pas les trouver, tellement ils sont petits.

Nous avons fait quelques visites.

Saint-Amand vient de s'en aller et nous sommes convenus, lui de me marier à Léon, moi de le nommer ministre des affaires étrangères.

Mardi 7 décembre

La Reine m'a invitée dix fois à venir avec ma tante en l'absence de maman ! je n'irai pas.

Jeudi 9 décembre

Amélie a dit en causant que jusqu'à présent Tony et Julian m'ont ménagée ; là-dessus, je suis partie ! Une discussion amicalement orageuse, mais j'étais si montée que je pleurais presque... Aussi quand on travaille depuis trois ans et qu'on vient vous dire que les encouragements reçus n'ont été que des ménagements. Enfin, heureusement je sais ce que Tony dit, c'est assez.

Lundi 13 décembre

Celle-là est trop forte. Nous finissons de dîner lorsqu'on me donne la carte de la princesse Karageorgevitch qui demande si on peut la recevoir. Bojidar attend la réponse dans l'antichambre. Excessivement étonnée je vais dire que oui, mais c'est ma tante qui les reçoit au salon bleu.

Je n'entrais qu'après m'être assurée qu'ils causaient tranquillement comme si de rien n'était.

— Eh ! bien, princesse, dis-je en entrant.

— Vous êtes étonnée de me voir ?

— Mais oui, pourquoi donc revenez-vous ?

— Monsieur Soutzo est parti, alors nous revenons.

— Quel rapport ?

— C'était un cochon, un misérable, et vous l'aviez admis dans l'intimité par-dessus la tête de mes enfants.

— Ah ! sapristi, vous m'étonnez.

— Si vous saviez les horreurs qu'il a dit de vous et maintenant, il est parti couvert de honte, il a volé des papiers, des bijoux à ses sœurs, c'est un sale monsieur, il est obligé de se cacher. Et il disait de vous, Marie, des choses horribles.

— Tiens, il m'a dit que c'est vous qui disiez de nous des choses atroces.

— Ah ! le misérable ! comment ! il n'y avait pas huit jours qu'il vous était présenté que vous répétiez ensemble cette comédie et qu'il a osé, le cochon, dire à Bojidar : « Tu sais, Bojidar, je puis te faire donner un rôle de domestique si tu veux ».

— Ah ! il a dit des horreurs de nous, ça m'étonne et ne m'étonne pas. Vous savez, nous accueillons tout le monde de la même manière...

— C'est justement ce que je vous reproche ! Soutzo était bon pour votre antichambre !

Et là-dessus des broderies sans fin. Je lui ai dit tout franchement ce que je pense d'elle et de tous.

— Une autre à ma place, Madame, ne voudrait plus vous voir, mais moi, ah ! si vous saviez comme je méprise toutes ces misères et puis, voyez-vous, il m'est impossible d'en vouloir à des indifférents. Si je tenais à vous, votre conduite si impolie me fâcherait... mais, je ne tiens pas à vous. Vous veniez tous les jours, c'était bien ; vous avez cessé de venir, cela était aussi bien ; maintenant vous revenez, c'est toujours indifférent.

— Oh ! si cela vous est désagréable je m'en vais, dit la bonne femme en se levant et en riant.

— Mais non, repris-je, en la retenant par ses jupes, je n'ai pas dit désagréable, j'ai dit indifférent, restez donc.

Vous êtes folle et vos fils sont fous. Quand on me demandait pourquoi nous étions brouillés, j'ai toujours répondu que je vous croyais malade de folie.

— Bodijar c'était par jalousie qu'il était furieux, s'écria la princesse.

— J'étais indignée, dit ma tante, de rencontrer Bojidar qui ne me saluait pas et faisait la grimace.

— C'était quand vous étiez avec Soutzo, avec cet être ignoble !

— Pour Bojidar, c'était bien la moindre des choses, s'il faisait des cancans, il n'y avait qu'à l'attraper et lui tirer les oreilles comme à un gamin.

— Si vous saviez ce qu'il disait de vous, poursuivit Bojidar.

— Mais vous aussi, mon pauvre Bojidar, vous étiez cochon de ne pas nous prévenir qu'un Monsieur admis chez nous disait ce qu'il disait. En résumé, mes bons amis, vous êtes tous les mêmes, Berthe me dit que vous nous calomniez, vous me dites que Berthe médit de nous.

Soutzo prétend que vos fils, Madame, sont d'affreux garnements et que notre rupture était retombée sur notre dos et que vous me noircissez affreusement. Vous à votre tour, vous m'affirmez que Soutzo est un atroce coquin.

Je riais à moitié en débitant ma tirade de tout le temps de la visite de ces fous, je ne pouvais que leur répéter en riant : Ah ! vous m'amusez, tout cela est bien bon et vous êtes de bien bons fous.

Que vous dirai-je ? et d'abord, que je suis contente de renouer avec ces gens, les garçons me sont une ressource. Quant aux médisances, je les méprise ne les méritant pas. Mais la princesse a raison. On a été imprudent avec Soutzo, du reste, Soutzo est tout ce qu'il y a de plus insinuant, vous avez vu comme il s'est imposé.

S'il a dit du mal de moi, je ne m'en étonne pas, il en a dit de tout le monde. Les Karageorgevitch ne valent peut-être pas mieux, sauf Alexis qui est un très bon enfant.

Je méprise les médisances... Parce que je n'y puis rien et que par ce semblant de mépris je me mets l'esprit en repos, et aussi parce que trop de gens médisent, j'ai fini par m'y habituer.

Vous savez ma vie, jugez-moi. Je ne le dis pas pour que vous exaltiez mes vertus, car mes imprudences et mes folies suffisent pour me noircir pas

mal, mais en somme ce n'est que ça. Au reste, jugez vous-même. Quant aux inconséquences comme avec Soutzo, je n'y suis presque pour rien. Maman et ma tante surtout l'ont encouragé, elles m'ont fait presque des histoires quand je voulais l'éloigner. Elles y tenaient par vanité comme à une conquête à moi, et ne se doutaient pas que cela pourrait nuire. Enfin, c'est fait, passons. J'en accepte tout de même la responsabilité, mais accordez-moi les circonstances atténuantes. Pourtant j'aurais pu leur opposer plus de résistance à mes « Mères », mais comme tout cela avait un but gracieux, j'ai laissé faire. Je ne le ferai plus.

Je ne doutais pas que le Bojidar était furieusement jaloux de l'autre non pas d'amour, mais de n'importe quoi. En somme, c'est l'histoire de notre comédie, et puis, cette princesse est si folle.

Mardi 14 décembre

Bojidar n'a rien eu de plus pressé que de dire à Marie, la bonne de l'atelier qu'il avait fait la paix

avec nous. Alexis a déposé sa carte dans l'après-midi et s'est présenté lui-même un peu plus tard.

— Bonjour, espèce d'imbécile, lui dis-je comme entrée en matière.

Jeudi 16 décembre

Hier, deuxième séance du Droit des femmes. Je n'entendais pas du tout et j'ai paru sotte... C'est horrible. Nous allons chez Karageorgevitch ; Bojidar est tout à fait abonné chez Julian ; aussi sa chambre a-t-elle un cachet artistique ; mais dans ce que j'ai vu de lui je n'ai pu découvrir des dispositions... Peut-être à force de travail.

Je fais le portrait de M^me^ Nachet, une camarade. Une petite femme brune de 36 ans qui paraît plus jeune et qui est encore jolie. Une pose archi-simple et d'une grande élégance un peu comme un buste, les épaules émergeant d'un manteau de fourrure, de la zibeline magnifique très foncée (à moi) ; et un fond de peluche amarante très riche de ton.

La Princesse ne veut plus agir avec Bojidar que

d'après mon avis, il a envie d'un atelier à part et c'est moi qui dois décider s'il le lui faut donner.

Saint-Amand était chez nous quand... ma tante vient de me faire une bonne surprise. *Consilium* Charcot et Potain qui déclarent nettement qu'il me faut partir pour le Midi.

Depuis quinze jours je vais mieux. C'est parce qu'il fait doux.

Pardieu, je sais qu'à Nice ou à Alger, je serai bien portante mais revenue à Paris, mais l'automne prochain ? « Vous serez guérie ».

Je n'en crois rien, l'automne prochain il me faudra m'exiler encore. Eh bien voilà de beaux savants qui ne trouvent que les pays chauds ! Si vous ne partez pas la « bronchite localisée » qui est maintenant longue comme cela, sera longue comme ceci. Eh bien, il sera toujours temps de partir quand cela sera.

Quant à l'oreille, j'ai eu beau expliquer, ils n'en prennent nul souci ! Tas de bêtes ! Enfin, il paraît que l'un vient de l'autre. Cette visite des médecins ne m'a pas été désagréable au contraire, j'espère

toujours qu'ils guériront mes oreilles et voilà pourquoi je m'embellis la figure à pleurer, devant aller ce soir chez Mme de Brimont. Tous les jeudis elle reçoit beaucoup d'hommes politiques et d'autres très distingués.

Enfin que voulez-vous.

Nous y avons été. Il me semble que j'ai été dans un cercle. Tout à l'Orient du Mauresque, des découpures, des étoffes turques, des cassolettes, un éclairage fantastique et mystérieux. On fume dans tous les salons. Mme de Brimont décolletée en damas blanc m'amène tout de suite Emile de Girardin et alors la peur de ne pas entendre... Ajoutez à l'émotion de voir enfin de près un de ces hommes qui tiennent le haut du pavé de la politique ou du journalisme !...

Ah ! quelle peur, mais il ne parle pas trop bas, pourtant c'est bien gênant et je me suis souvent embrouillée dans les mots d'illustre, homme supérieur, bonheur d'approcher, enfin et je ne sais quelles sottises.

Il ne me conseille pas de peindre Hubertine « elle

est laide » et puis il a bien écrit sa brochure, comme il dit que l'opinion n'est pas encore pour cela, on n'est pas prêt. Tous ses portraits le vieillissent, de près il n'a pas ces rides grimaçantes, dont on orne ses bustes et ses portraits.

Il est resté longtemps près de moi, et s'est retiré selon son invariable habitude à dix heures.

Mais nous avons trouvé des connaissances, Vernette, Vte d'Alzac, de Mofras qui me demande toujours de lui montrer de mes articles. Il faudra que j'écrive, que je finisse d'écrire un de mes brouillons de nouvelles, etc... (1)

Nous sommes arrivées juste comme partait Joseph Reinach, un des secrétaires de Gambetta et celui dont les journaux parlent tant à propos de la lettre de Rochefort. Consultez les journaux que je vous garde.

On crie que Gambetta a bien fait quand même il n'aurait réellement pas reçu la lettre écrite. On dit que Rochefort est un méchant dans toute l'accep-

(1) Marie Bashkirtseff a écrit deux plans de romans.

tion du mot. Et il n'a que ce qu'il mérite. Qu'un homme qui dit avoir désavoué les excès de la Commune et qui revient se mettre à la tête de ses revendications, qui se fait l'apôtre d'assassins, qui calomnie, insulte, bafoue, injurie *sans preuves*, enfin un vilain, un méchant homme ! Tout le monde après lui ! Un contre tous !

Certes, il est vraisemblable qu'ayant écrit cette lettre sous la dictée de son avocat et sous le coup de la menace d'une condamnation à mort, il l'ait trouvée humiliante après l'avoir écrite et n'ait pas voulu l'envoyer ; mais pourquoi la laisser à l'avocat alors et pourquoi, la revoyant trois semaines après dans la serviette de ce même avocat (c'est lui Rochefort qui le dit) ne pas l'anéantir ?

Gambetta dit qu'Albert Joly lui a remis la lettre ; Rochefort crie que c'est un mensonge ou un abus de confiance. Oh ! s'il est sincère, sa situation doit être atroce. On le dit voisin de la folie. Je comprends cela. Mais aussi quelque méchant qu'il soit, il est trop malheureux à présent et je le plains... je suis devenue si sensible...

Quelque méchant qu'il soit il est si malheureux, si malheureux !

Vendredi 17 décembre

Je n'ai pas travaillé et j'ai envie de pleurer tout le temps. Je le tournais en plaisanterie disant que je puis pleurer quand je veux et nous en rions à l'atelier... Je m'attendris sur les amours d'Amélie, elle me parle de son culte pour Julian... Heureuse femme !

Quand même on est seul à aimer : c'est tout de même ça. Je suis trop exigeante peut-être, mais... Je ne parle même pas de ceux avant C. ceux-là me font horreur, mais C. lui-même...

Enfin tout cela n'est rien.

La peinture ! Il faut déjà commencer mon salon, je n'ai rien ou des sujets qu'un homme seul peut signer. Quant aux portraits, Julian connaît quelqu'un parmi les hommes célèbres mais ce n'est pas sûr. Ah ! quel ennui ! j'en ai la fièvre.

M^me^ Gavini et M^me^ de Brimont avant le dîner.

Samedi 18 décembre

Vodzinski a été congédié par Mme Kanche, il le prend en homme d'esprit et raconte sa mésaventure, il regrette la jeune fille, mais déplore de ne pouvoir plus en penser beaucoup de bien après sa trahison.

Nous sommes allées à la noce d'Amélie, c'est-à-dire c'est sa sœur qui se marie.

J'avais emmené Bojidar et nous sommes revenus avec Mlle de Villevieille, Julian, Tony et plusieurs notabilités de notre illustre boutique. Léon Say, témoin de la mariée ; en somme, ils sont très contents, tant mieux.

Dimanche 19 décembre

Je passe toute la matinée chez les Gavini et le soir, nous avons la baronne Colucci et sa fille et la princesse Karageorgevitch avec Bojidar, nous gardons ces deux derniers à dîner et la princesse marque sa visite par une petite tirade envers son propre père

qui, paraît-il, les a collés ou je ne sais quoi. Elle m'en dit tant...

... Enfin n'en parlons plus. Ah ! qu'on est médisant, nous n'en savons jamais rien ; il paraît que Berthe est à l'index et qu'elle s'est affichée à Dieppe avec Blanc...

Lundi 20 décembre

Cette Schaeppi (1) est folle, elle me demande la permission de faire ma tête sur un plat de Delf, j'ai refusé aussi gentiment que possible.

Ce soir conférence à la salle Pétrelle (faubourg Poissonnière) 150 personnes au plus, moi, j'étais sur l'estrade à côté du Président ; je me suis amusée.

Le programme portait quatre orateurs, la citoyenne Jeanne avec un accent atroce a dit des choses si sensées qu'on a fort applaudi.

« Vous ne voulez pas nous instruire et nous émanciper parce que vous croyez que nous déserterons le foyer conjugal, que nous ne raccommoderons plus

(1) Elève du cours Julian.

vos chaussettes ! Rassurez-vous, nous ferons la soupe et raccommoderons vos chaussettes, mais en rentrant chez lui, l'homme trouvera une femme capable de le comprendre ! »

J'y ai été et je n'ai pas perdu un mot, on n'a dit que des choses raisonnables et presque réactionnaires. Eh ! bien, quand les journaux rendent compte de ces conférences ils parlent : « d'élucubration », de folie radicale ! O bonne foi ! ô que Romulus avait raison d'élever un temple à la bonne foi ! ô parti-pris ! ô routine ! ô blague sournoise et bête !

Depuis deux jours j'ai un retour de tendresse pour C. et je ne me l'explique guère car les opinions de cet homme, je ne les partage pas et je ne le crois pas sincère, ce qui est plus grave.

Si son bigotisme est vrai, je ne pourrais pas le supporter, si nous vivions ensemble. Sa ligne de conduite en politique me paraît tellement absurde, que je ne pourrais pas m'empêcher de le lui répéter toute la journée ; mon sincère républicanisme se révolte de ce rôle de monarchiste et de « conserva-

teur », qualificatif absurde employé tous les jours.

De même pour celui de « révolutionnaire » appliqué aux républicains et quand on ne peut les appeler ainsi en conscience on les appelle repus, engraissés, aspirants à la tyrannie. O bonne foi ! O bon sens !

Donc comme citoyen, je ne peux pas souffrir C. comme homme politique, il est mon ennemi, je le trouve absurde et sans *issue*. Et je ne sais si j'aimerais mieux croire qu'il est convaincu que de croire qu'il joue un rôle.

Non, j'aimerais mieux qu'il me dise qu'engagé dans cette voie il est forcé de marcher, mais *qu'il ne croit pas que c'est arrivé* ; il n'est pas assez bête pour être sincère. Je m'étonne de préférer quelqu'un avec qui je ne suis pas tout à fait d'accord ou plutôt cela me met mal à mon aise et m'empêche de l'aimer. Non, je n'aime personne, seulement de temps en temps celui-ci revient et il me semble qu'il est le seul être possible, pourtant, je l'ai peu vu et ce que j'en ai pensé et écrit est monstrueusement

disproportionné avec ce que nous avons été l'un pour l'autre : deux étrangers.

Mais moi, dans ma solitude, j'ai travaillé tout cela, j'ai tiré dessus tant et tant que c'est devenu un tissu assez grand pour m'envelopper toute entière.

C. et moi, n'avons jamais échangé une parole sensée, une conviction intime, une idée sérieuse. Il parlait bien quelquefois, mais en orateur ; nous n'avons causé qu'une fois au n° 71 des Champs-Elysées, quand il est venu dîner, et encore j'avais si peur que je riais tout le temps, avais les doigts glacés et le visage en feu, la voix étranglée par je ne sais au juste quoi. Me forçant à répondre hardiment, je suis restée souvent sotte, surtout à ses déclarations d'amitié et a son serment de ne jamais me regarder que comme une sœur.

Nous n'avons donc causé que cette fois et encore ! Aussi, c'est effrayant de voir les proportions que prennent les choses quand on a toutes ses journées pour y penser et que pendant des mois aucune impression nouvelle ne vient contrarier l'ancienne.

Dimanche 26 décembre

Le matin je suis allée au Louvre, puis j'ai cloué des toiles et arrangé divers machins au 37, Bojidar m'aidait, tout en me racontant qu'il est allé l'autre lundi salle Pétrelle, il me donnait les détails de la soirée tout à l'envers du vrai...

Moi-même, je lui avais envoyé l'invitation et il m'a raconté en avoir reçu une de Louise Michel *qui a présidé la réunion.*

Puis une chanteuse, au piano... J'ai moi-même organisé cette petite scène de mensonge et j'en suis dégoûtée. Je le savais menteur ; mais à ce point ! Il y en a joliment qui mentent comme cela. Soutzo pour le moins aussi menteur que Bojidar. Tout ça est vilain, mais ne m'étonne pas.

Lundi 27 décembre

Amélie se décide à faire l'atelier du 53. Mais ce Julian est insupportable. Il croit forcer au travail en persiflant. Moi cela m'enrage. Vous comprenez

avec toutes ses élèves qui vont et viennent, il faut que je sache à quelle place je puis... du reste voilà, je prie Amélie de siffler Julian, il répond qu'il n'a rien de plus à m'expliquer et que les gens qui veulent travailler en trouvent les moyens.

Du moins c'est Amélie qui l'oreille au tuyau me le dit, alors je me récrie qu'il faut pourtant que je sache si on peut pratiquer dans la cloison une ouverture dont on a parlé et cette fille qui dit au tuyau que je demande si je puis *compter qu'on abattra la cloison.*

Naturellement, il répond que non et je n'avais plus rien à faire dire par cette complaisante Amélie. Aussi non ! c'est révoltant ! Voilà bientôt un an, sans compter auparavant, que je fais tout au monde pour me la bien disposer, petites attentions, gâteries, je la fais déjeuner tous les jours avec moi ; enfin je suis tout ce qu'il y a de gentil pour elle et cette nature basse ne peut vaincre sa bête envie et son hostilité envers moi. Au diable tout cela ! Ah ! comme je serais méchante, envieuse et perfide avec volupté si j'en avais les moyens !

Donc j'écris ceci à Julian et le lui mets moi-même sur son bureau devant lequel il était assis. Mais cet homme le racontera bien à la bonne ou à Amélie. Ah ! pouah !

Monsieur,

« Vous ne voulez me donner aucune indication. Je ne puis pourtant pas composer mon esquisse sans savoir où je dois me mettre et de quelle place je puis disposer. Cela est pourtant essentiel.

L'esquisse sera tout autre selon que je me placerai à l'un ou l'autre bout de l'atelier. Vous le comprenez très bien. Je n'ai jamais demandé qu'on démolisse la maison, mais il faudrait m'assigner un certain espace.

Avec le plus furieux désir de travail on ne peut rien sans cela. Mais si en réfléchissant vous pensez que je ne puis faire ce tableau dites-le moi franchement, c'est plus gentil que de m'amener à y renoncer de moi-même en me persiflant, ce qui me décourage tout à fait, etc... »

C'est vrai aussi, mais je suis bien folle de croire qu'il peut m'arriver du bien. Le portrait Nachet va

mal, m'obsède, m'embête. Et j'ai un diable dans les doigts, je ne sais plus comment je m'y prenais avant, il semble que je suis une autre.

Mais mon enfant, direz-vous, vous êtes malade.

Je crois bien que s'il m'arrivait ou une bonne chose pour le Salon ou quelque autre joie, il n'y aurait plus de maladie.

Collignon (1) me disait toujours de soigner mon écriture, il semble disait-elle que vous n'osez pas faire vos lettres élancées, elles paraissent *retenues*, comme si quelque chose pesait sur elles, un effort et puis un aplatissement...

C'est toute ma vie.

Regardez bien mon écriture, ne trouvez-vous pas quelque chose de violent, de réprimé, de trapu ? Je sens cela comme dans un cauchemar, on ne peut pas crier, on étouffe.

Je crois bien qu'Amélie a fait contre moi quelque travail souterrain ou qu'elle a la certitude que je ne puis avoir assez de place pour ma grande toile ;

(1) Sa première institutrice.

elle était trop contente et riait d'un air méchant. J'ai le malheur de m'impressionner très fort, la méchanceté me glace, me décourage, je sens la malveillance dans l'air pour ainsi dire et suis paralysée.

Mardi 28 décembre

Julian est monté et m'a donné toutes les explications, il consent à ouvrir la cloison... à mes frais.

Bojidar et Alexis viennent m'aider à clouer des toiles et des draperies au 37. Alexis dîne avec nous.

Mercredi 29 décembre

Julian et l'architecte Dubel sont montés, cela me coûtera 150 ou 200 francs ; panneau mobile, etc... l'embellissement est donc pour Julian, en plus il aura mon tableau...

Mais moi, voilà que je préférerais le lot d'Amélie... le sujet grandeur nature sera d'un sec, des robes modernes et simples... Ce qui fait l'amusant c'est la diversité des poses d'accoutrements, les choses

drôles que nous mettons parfois, de grands chapeaux pour se garantir du jour, quelquefois des machines faites de journaux, de bouts de dessins, de visières extraordinaires, sans compter les châles, les tabliers des anglaises, mon manteau de Capucin, que sais-je ?

C'est elle qui le fait et ma fantaisie me propose cinquante choses amusantes pour le tableau. Enfin, on préfère toujours ce qu'on n'a pas. J'étais fière de faire grandeur nature. Amélie pleurait de rage. Maintenant j'aimerais changer avec elle ce que voyant elle ne consentira jamais. Je ne proposerai rien du reste... la cloison va être ouverte. je me rétracterai s'il faut...

Et dire que l'autre soir, devant Villevieille, Julian me disait :

« Prouvez à celles qui pleurent que le sujet est excellent et faites ce qu'elles déclarent impossible et difficile ».

Je n'avais qu'à choisir. Mais bast. C'est fait. Julian dit que plusieurs personnes, entre autres celles qui pleurent, ont souvent dit qu'il exagérait ce que je pouvais faire, et qu'il me donnait ce tableau pour

prouver qu'il a raison et que je puis ce que je puis.

« Médiocrement exécuté même, dit-il, ce tableau sera un grand succès, mais très grand ! Et bien exécuté, ce dont je ne doute pas qu'il soit, vous verrez... Mais un grand succès, tout le monde ira voir ça et puis... enfin un succès, mention, médaille, que sais-je ? — » (1).

Comment se refuser à telles raisons.

Mais à présent que tout cela est lancé, il me laisse en responsabilité de tout, même de la cloison et du sujet.

Enfin c'est sa manière : on est du Vaucluse ou on n'en est pas. Seulement cela me détraque, en me faisant douter de tout.

Vendredi 31 décembre

J'ai la fièvre toute la journée.

1) Le tableau de Marie représentant l'Atelier Julian.

TABLE DES MATIÈRES

Préface de Pierre Borel 7
Confessions 35

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE.

COMITÉ
DES
CAHIERS FÉMININS

Présidente : M^me^ Jean BALDE.
Vice-Président : M. André FÉVRET,
de la Bibliothèque Nationale.

Membres :
MM. Georges VERDAL,
Paul-Louis GRENIER,
Charles MARCHESNÉ,
de la Bibliothèque Nationale.

LIBRAIRIE BLOUD & GAY, PARIS

LES CAHIERS FÉMININS

N° 1. — Le bonheur des Autres, précédé d'une nouvelle : La vivante, par Marie LENÉRU. Préface de M^me^ Jean BALDE. 9 »

N° 2. — La vie et la mort d'Eugénie de Guérin, par Geneviève DUHAMELET.. 9 »

N° 3. — Confessions, par Marie BASHKIRTSEFF. Préface de Pierre BOREL... 7 50

Pour paraître prochainement.

N° 4. Le Secret, par Maria ENRIQUETA. Traduit de l'espagnol.

On souscrit à une série de 4 cahiers, pour la somme de 30 francs.

ROMANS

Les Échéances, par Anda CANTEGRIVE.... 7 »

Rue du Chien-qui-pêche, par Geneviève DUHAMELET ..... 9 »

Le flacon scellé, par Marguerite d'ESCOLA... 7 »

Madame Jean, par Marguerite d'ESCOLA... 7 »

Les champs ensemencés, par Nelly MELIN.... 7 »

Le rosier blanc, par Amélie MURAT..... 7 »

Le bois de buis, par Jeanne PERDRIEL-VAISSIÈRE..... 7 »

La double vie de maître Heulin, par Anne-Marie PANHEEUX..... 7 50